

Nº 220
31 MARS 1938

1fr.50
1.75 BELGES
0.35 SUISSE

24 pages

* PARAIT LE JEUDI

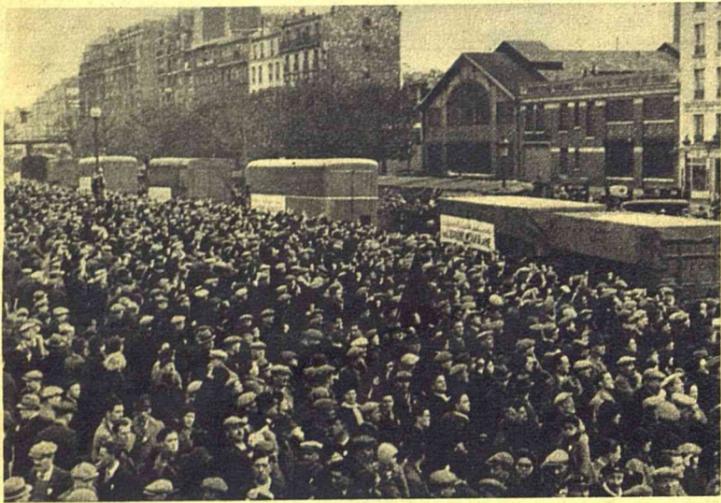
regards

VIVE



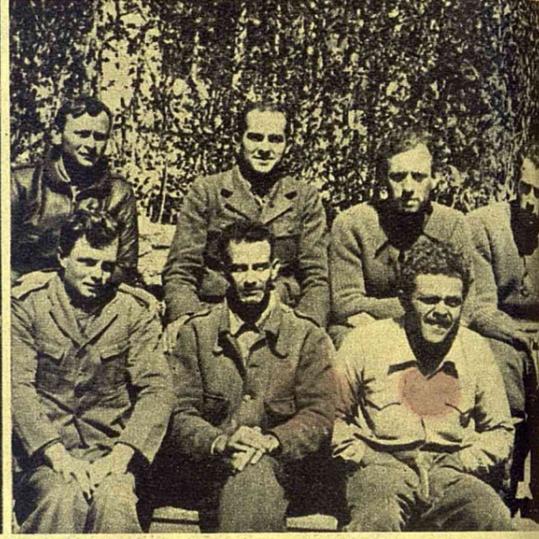
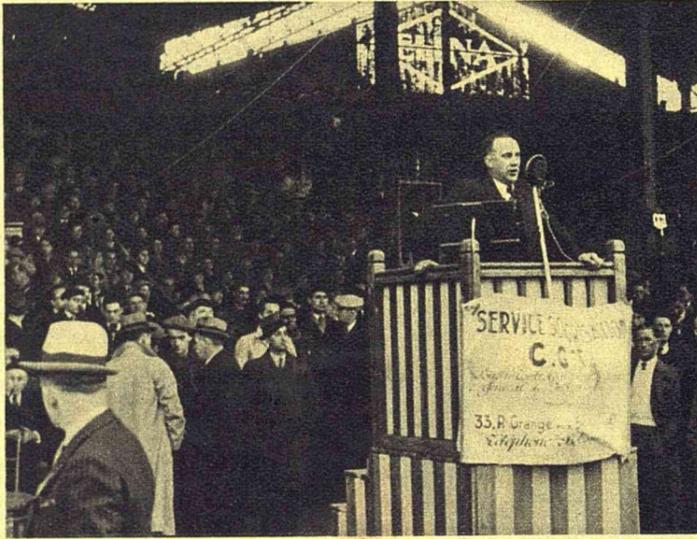
le PRINTEMPS

Dans ce numéro : UN REPORTAGE de Claude MARTIAL sur les EMPLOYÉS de BANQUE



55 camions remplis de vivres, de vêtements, de tabac, sont partis samedi du Cours de Vincennes vers l'Espagne républicaine. La caravane s'est ébranlée parmi les acclamations d'une foule considérable, qui criait « Ouvrez la frontière ! Cessez le blocus ! ». Le même jour, 121 tonnes de vivres partaient de Bruxelles. Nos photos montrent le départ des camions sur le Cours de Vincennes.

On sait que le gouvernement mexicain, présidé par L. Cardenas, a exproprié un certain nombre de grandes compagnies pétrolières. Voici une vue de puits de pétrole au Mexique.



Une délégation du Syndicat de la métallurgie de la Région Parisienne, accompagnée de Léon Jouhaux, secrétaire général et Bouyer, secrétaire de la C. G. T., Croizat, secrétaire de la Fédération des métaux, Henaff, secrétaire de l'Union des Syndicats, a été reçue samedi à la présidence du Conseil. La discussion a porté sur les conflits actuels de la métallurgie et la convention collective. Notre photo montre la délégation devant l'Hôtel Matignon.

Henri Raynaud parle au grand meeting qui a réuni samedi à Buffalo des milliers de travailleurs, pour le respect des lois sociales, l'union renforcée du Front populaire, l'organisation de la défense du pays, la cessation immédiate du blocus et l'aide à l'Espagne républicaine.

Des aviateurs fascistes, dont l'appareil a été descendu, ont été emprisonnés à Barcelone. Tous sont allemands, sauf un qui est italien et un autre qui est portugais.



Londres-Nouvelle Zelande et retour en 10 jours, 21 heures. Après avoir parcouru 44.000 kilomètres, Clouston (à gauche) et Ricketts (à droite) sont accueillis par leurs femmes à leur descente d'avion à Croydon.

M. Winston Churchill est à Paris. L'ancien ministre britannique, que l'on voit quittant le Quai d'Orsay, est venu en France s'entretenir avec des membres du gouvernement et d'autres personnalités.

A l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Gambetta, une exposition a été organisée à la Nationale en l'honneur du grand tribun. Sur la photo : Gambetta peu avant sa mort.

GEORGES FRIEDMANN

DE LA SAINTE RUSSIE
A L'U.R.S.S.

Ce livre est admirable, d'une richesse de substance et d'un équilibre de jugement, tout à fait exceptionnels.

ROMAIN ROLLAND.

PROBLÈMES ET DOCUMENTS IN-OCTAVO, un très fort volume (6 cartes hors texte)

27 FR

La flotte des man effusions sont tou

s sur le monde



Les beaux jours ! Une jeunesse avide d'air et de liberté file sur les routes... c'est si bon de s'apercevoir un jour par semaine qu'il y a des oiseaux, des fleurs, de l'herbe, des arbres. Adieu Paris, adieu la ville, adieu les soucis. C'est le Printemps tous les dimanches.

A droite : ces deux nains anglais, dont l'un exhibe de bien disgracieux fixe-chaussettes, répètent un numéro : « L'équilibre européen ». Tiendra, tiendra pas...



La flotte américaine du Pacifique va procéder à des manœuvres dites « secrètes »... mais les effusions des matelots sur le point d'embarquer sont tout ce qu'il y a de plus publiques.

Ci-contre à droite : l'équipe de France marque son 5^e but au cours du match qu'elle a gagné sur la Bulgarie par 6 buts à 1.



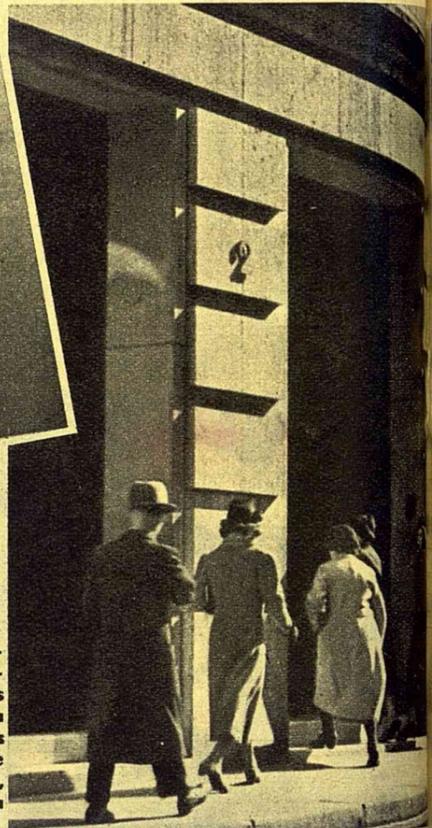
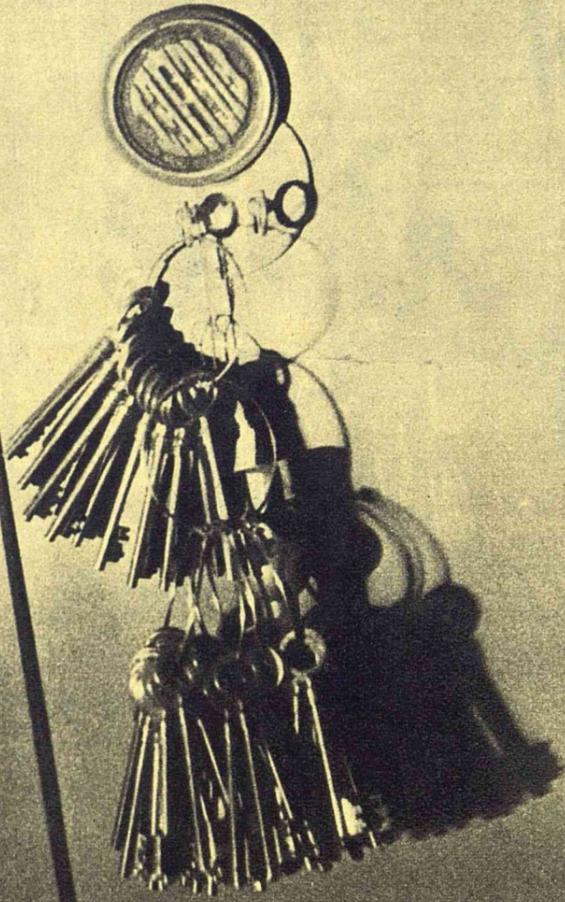
Les clefs — symbole de la banque, de l'argent, tout-puissant.

Le MONDE des EMPLOYÉS

CEUX de de des

Une enquête *
de Claude MARTIAL

Il ne faut pas une minute d'inattention quand on s'occupe de chiffres. A la fin de la journée c'est la migraine qui serre les tempes.



L'heure de la sortie, la fin du cauchemar. Tant pis pour celui qui a une erreur dans ses comptes et qui ne pourra pas dormir, poursuivi par la danse des chiffres.



Oui, nous sommes très fiers de nos adhérents. Nous n'oublions pas, certes, les magnifiques mouvements d'autrefois, où les grévistes, derrière leurs pancartes, parcouraient Paris et demandaient le droit de ne pas crever de faim, mais, tout de même, la haute finance affectait de ne pas prendre au sérieux le syndicalisme des employés.

Les responsables des employés de la Banque, à la Chambre syndicale de la Région Parisienne, ont un sourire. Et puis comme ils savent la valeur des chiffres :

— Voyons, prenons les dernières élections, sur quarante grandes banques, par exemple. La C.G.T. obtient, délégués ou suppléants, 332 élus. Les syndicats chrétiens se contentent de 24 délégués. Quant aux syndicats jaunes, dits professionnels, ils n'ont, en tout et pour tout, que 15 délégués...

La flamme n'est pas éteinte.

On l'avait blagué un peu, sur ces scènes des revues bien parisiennes dont l'esprit s'adresse, surtout, aux spectateurs, ce prolétariat en veston et col de celluloid.

Les hommes ont changé. Sous les vestons, les mercenaires de la Finance ont senti qu'ils avaient des épaules. On a le goût du sport, de la vie au grand air, parmi les comptables comme ailleurs. Et, dans les mouvements de grève qui ont fait tressaillir le pays tout entier d'un espoir nouveau, les employés des guichets n'ont pas été les derniers, bien au contraire.

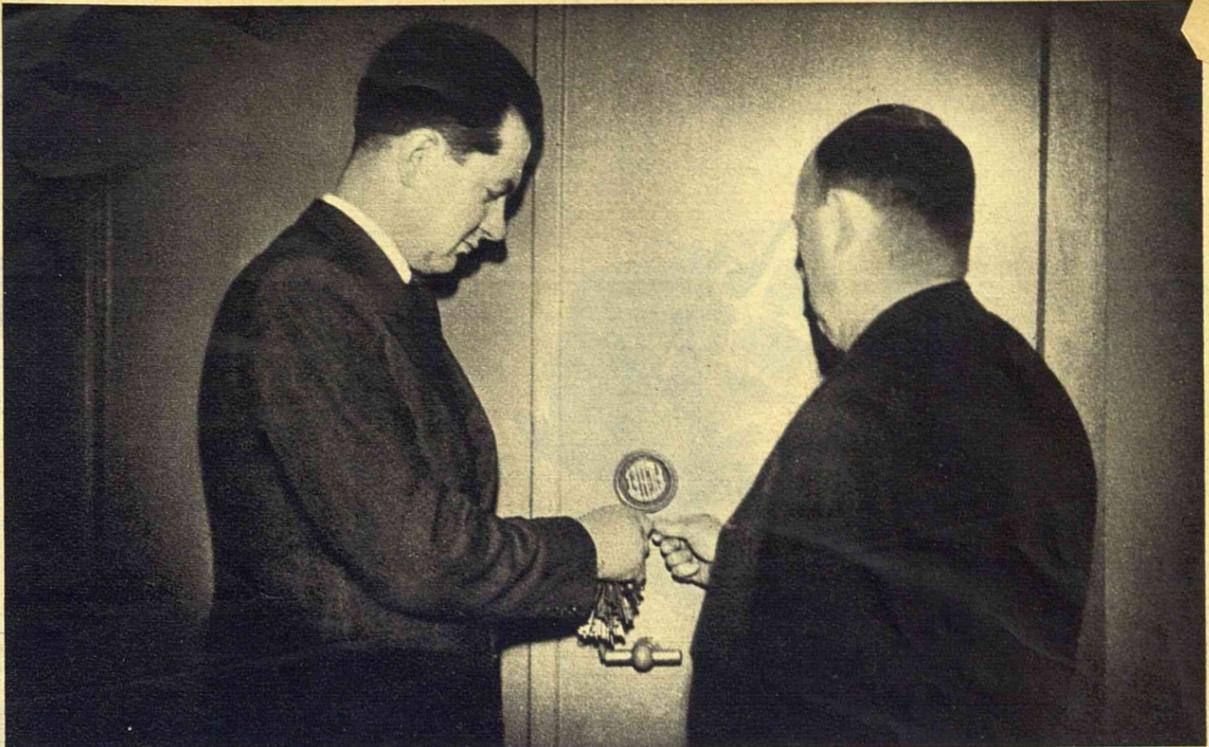
Cela, le patronat ne l'a pas digéré.

Parce que la haute banque a son orgueil, ses traditions, sa vanité. Elle est, au plus haut point, la représentation du Capital. Ventres dorés, cœurs coffre-

* Voir Regards du 24 mars.

Ceux qui détiennent le chiffre et qui portent de lourdes responsabilités.

X de la BANQUE de la BOURSE des ASSURANCES



forts, ce patronat-là, c'est presque la négation de l'effort productif.

On trouve, chez d'autres patrons, dans la métallurgie par exemple, parfois un directeur qui se souvient qu'il est un ingénieur, qui n'ignore pas ce que c'est qu'un tour, qui sait, tout de même, apprécier l'intelligence d'un technicien.

Dans la banque, rien de semblable. Là, point de machine, de matière première, de produit fini.

On joue, avec des chiffres, l'argent des autres. On rafle, en dix minutes, avec un ordre boursier judicieux, quelques millions à l'épargne. C'est l'artifice-roi, la forme suprême de l'exploitation de l'homme par l'homme. C'est une vue du monde du haut du mur d'argent.

La Banque, la Bourse, savent qu'elles ont, jusqu'à présent, mis une barrière à la volonté du peuple. Elles ont nargué le suffrage universel, fait tomber les gouvernements, dirigé la politique extérieure. Elles se croient les maîtresses du monde, de la vie de hommes et du bonheur humain. Est-ce qu'elles se font, d'ailleurs, tant d'illusions ?...

Alors, contre les Plutus, dresser la masse grise, moutonneuse, comme anonyme de leur « personnel », eh bien ! ça paraissait une chose impossible.

Et le patronat se défend, hargneux, retors, avec ses éternelles patiences, ses traditionnelles subtilités, ce sens de l'usure — un mot bien à sa place ici — qui ont toujours présidé aux affaires d'argent, aux marchés du crédit.

Il a fallu céder ? D'accord. Ce n'est pas la première foi. Mais est-ce que, d'habitude, en fin de compte, force ne reste pas à l'Argent-Loi ?

On a repris les concessions passées. Dans quelques jours, en face d'un patronat très dur, les délégués des employés de banque vont discuter la révision de la convention collective.

Ils ont à compter avec des arbitrages passés, qui ne sont pas bons.

Dans l'ensemble, depuis juin, la procédure d'arbitrage n'a guère donné que 12 à 13 % d'augmentation aux différentes catégories. La vie, elle, dans son coût exagéré et sans contrôle, ne s'est pas contentée d'aussi modestes ascensions.

La convention était très bonne. C'était une convention nationale, une des rares réussies par le prolétariat. Seulement, on s'est efforcé, doucement, de la grignoter, on a repris les avantages l'un après l'autre, on a opposé des règlements intérieurs nouveaux à des tolérances consacrées.

Et, doucement, on s'attaque aux quarante heures qui, n'est-ce pas, désorganisent la production ! Comme si les rideaux de fer tombaient avec une minute d'avance, aux fenêtres des banques, depuis les lois sociales.

— Voyez-vous, me dit-on encore, tout ne s'arrange pas trop mal dans les grands établissements où la masse des employés à affaire avec les chefs de service. Les délégués se font entendre. Ils veillent à l'hygiène car les beaux palais de la Finance, avec leurs façades de marbre sur la rue, n'ont pas toujours des installations intérieures qui correspondent à leur visage. On travaille encore dans des caves, même sur les grands boulevards. Où ça ne va plus, c'est dans les petits établissements de crédit, quand le patron est là, avec son prestige, sa fausse rondeur, ses plaintes : « Les affaires ne vont plus. La Bourse est mauvaise. N'est-ce pas, il faut bien que le personnel fasse des sacrifices et participe au sauvetage de l'établissement. Les intérêts sont solidaires. D'ailleurs on lui en tiendra compte. » C'est avec ces manœuvres que l'on obtient d'une minorité d'employés, anxieuse de conserver une place, qu'elle fasse un travail supplémentaire, des heures de rabiot — et qu'elle consente des diminutions sur les chiffres de la convention. Il suffit, n'est-ce pas, de s'entendre sur les catégories. Nous avons du fil à retordre avec tous ceux que l'on pourrait appeler, en argot boursier, des « Margoulins ».

C'est dans les banques secondaires, évidemment, que l'on trouve le plus de syndiqués professionnels; le patron, n'est-ce pas, présente lui-même la feuille de recrutement en même temps que la feuille de paye.

C'est ainsi que l'on fabrique, à la douzaine, des Croix de Feu involontaires, sans affaiblir pour cela, du reste, la position de la C.G.T.

Mais dans ces banques, déjà, la semaine de quarante heures est entamée. Déjà, on change le personnel au hasard, pour un oui, pour un non, plutôt que de lui donner le salaire raisonnable auquel lui donne droit un difficile travail.

— Les négociateurs, poursuit notre interlocuteur, vont se préoccuper d'abord de leurs jeunes camarades. On s'efforcera de faire augmenter le salaire minimum, le salaire vital, celui qui, pour l'instant, quand on parle d'un débutant retour du régiment, n'atteint jamais 1.400 francs. Il faut que tout le monde puisse manger, et faire manger sa jeune famille, n'est-ce pas ? Par la même occasion, nous nous préoccuperons aussi de faire ajuster tous les salaires, dans toutes les catégories. Ils sont bien bas, en vérité.

— Les manieurs d'argent sont les moins argentés ?

— Précisément. Vous le savez, on a beau, chaque soir, aligner des millions sur un grand livre, on n'arrive guère, à la meilleure catégorie, qu'à des appointements mensuels de 1.710 francs. Cela sauf dans certaines banques étrangères où l'on paie mieux, avec moins de garanties peut-être, mais où l'on démontre, en tous cas, que l'on peut, dans la banque aussi, donner des salaires qui ne soient pas miteux.

Et puis, surtout, car il faut penser aux vieux jours, les employés des banques, comme ceux des Assurances, demandent qu'il leur soit enfin constitué une retraite. Elle existe dans quelques banques; elle est toujours insuffisante.

N'est-il pas, en vérité, paradoxal que les employés des Assurances ne soient pas assurés de vivre en paix, le travail terminé, au crépuscule de la vie ?

La lutte, aussi, est engagée, précisément, par le personnel des grosses compagnies d'Assurances. Là, lors des grèves, on avait affaire à un personnel particulièrement peu disposé à suivre, d'un seul coup, les disciplines ouvrières.

Presque pas de syndiqués. Une ignorance quasi générale de la tactique revendicatrice. Beaucoup de femmes, de jeunes filles, employées à des salaires presque plus odieux que ridicules, et une hiérarchie bien comprise de directeurs, de suppléants, de chefs et sous-chefs de bureau pour tenir en main la petite armée qui constitue une grande compagnie d'Assurances.

Là, aussi, la mauvaise volonté patronale. Les assurances, c'est un rempart avec lequel les gouvernements ont dû compter; les assurances, c'est l'intrusion de la finance dans la politique, le financement des élections, la caisse noire, voire l'ordonnement du budget de la cinquième colonne, l'argent du C.S.A.R.

C'est un réseau bien serré qui a partout ses représentants. Dans toutes les grandes administrations, un homme dévoué, que l'on retrouvera, cumulant, comme directeur d'une branche, un peu plus tard.

Les Assurances, cette entreprise de capitalisation poussée au maximum de rendement, se sont défendues.

Mais les chiffres des appointements, même après la convention, étaient si faibles que les arbitrages ont été plus favorables aux employés que ne l'étaient ceux de la Banque. Il n'empêche que, la convention étant très médiocre, les délégués cégétistes l'ont dénoncée. Pour l'instant, on discute, avec acharnement, pour repartir sur des bases nouvelles, avec des chiffres qui sauvegardent la dignité de l'employé.

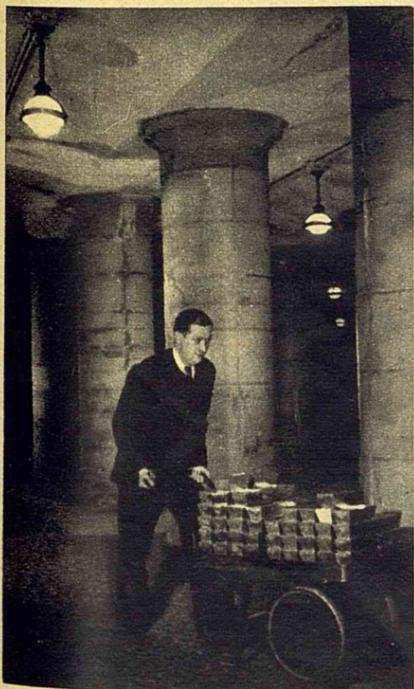
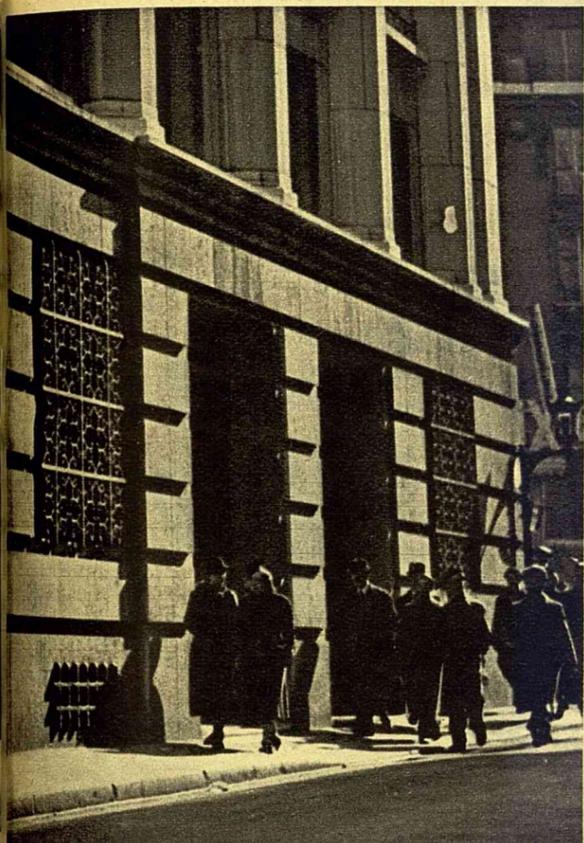
C'est que ce sont là de durs métiers.

Oh ! rien n'a été épargné pour donner au client l'illusion d'une richesse presque prodigieuse. Comptoirs d'acajou, grands lustres, colonnes de marbre et stuc de luxe.

Ce temple de la Finance ne ressemble en rien à l'écurie du Veau d'Or. Tout est propre, net, luisant. Les employés, derrière les comptoirs plaqués de verres épais, ont de la « tenue ». On l'exige. Là aussi, pas de boucles folles dans les chevelures, pas de bras nus, pas de toilettes un peu voyantes. Dame, c'est sérieux, l'argent. Des bas de laine plutôt que de soie !

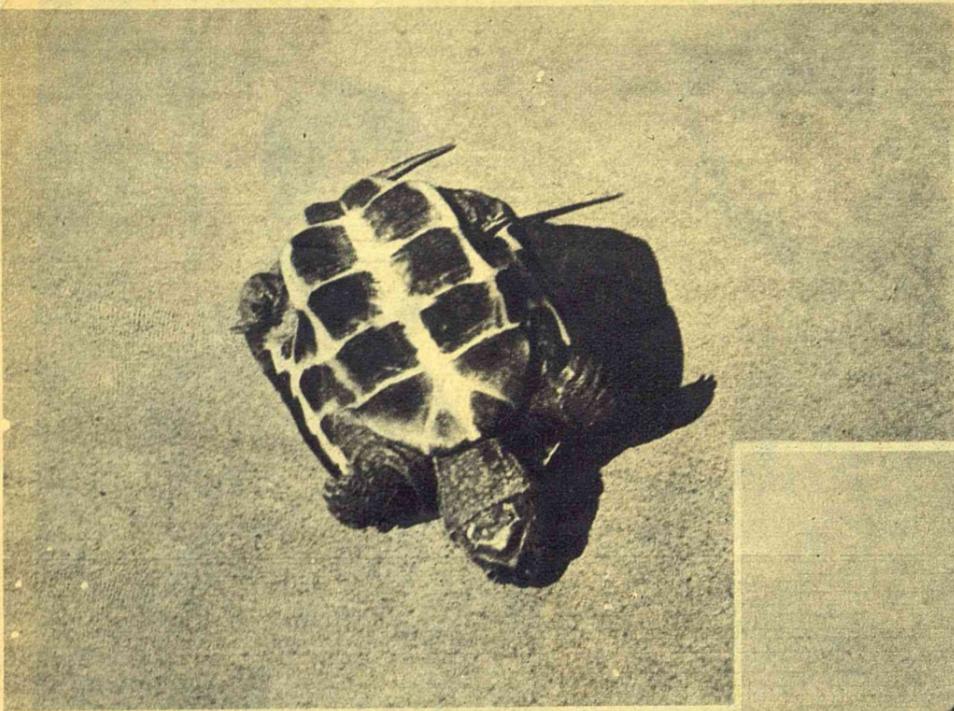
Là aussi, le sourire est de rigueur dans les relations avec la clientèle. Il faut savoir vanter les mérites de l'emprunt polonais pour la défense de la Civilisation, le rendement sûr des mines de guano et la solidité séculaire des placements de père de famille.

(Suite page 22.)



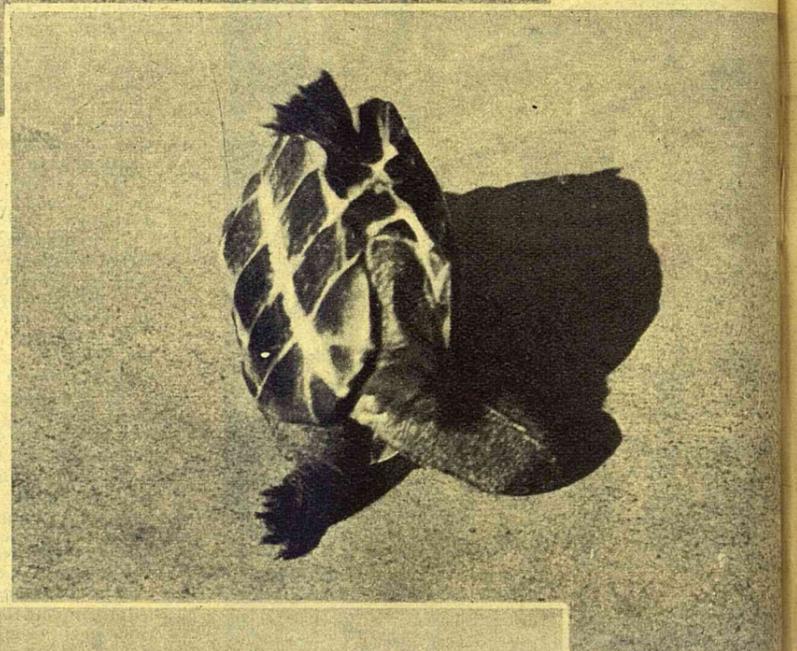
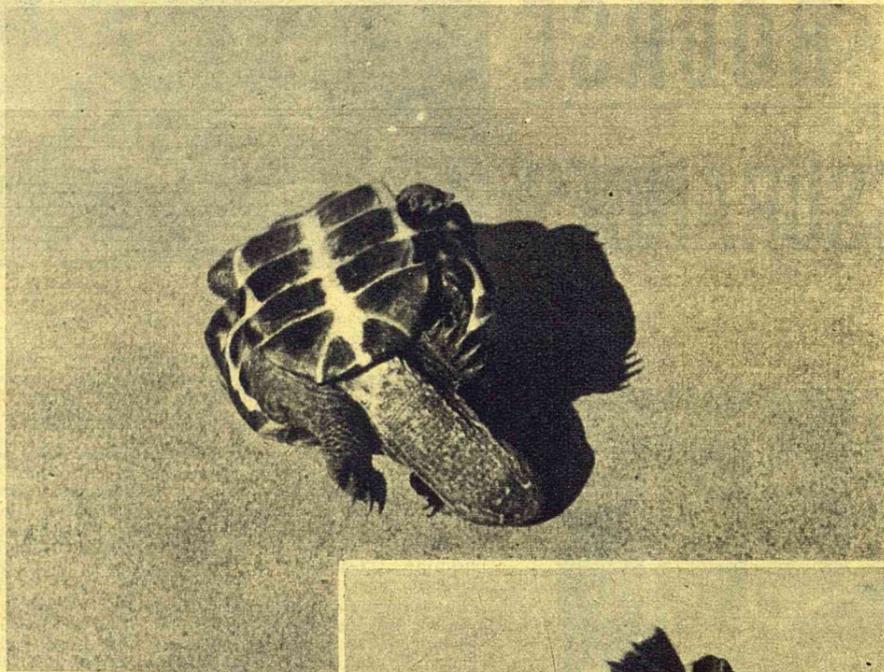
Un homme pousse devant lui les lingots d'or dans les caves de la Banque de France. Une fortune qu'il a le droit de regarder, tandis qu'il se demande comment il pourra finir le mois.

Un petit tour, et puis s'en va

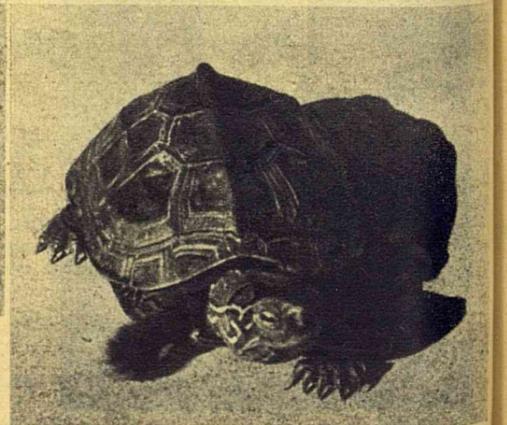
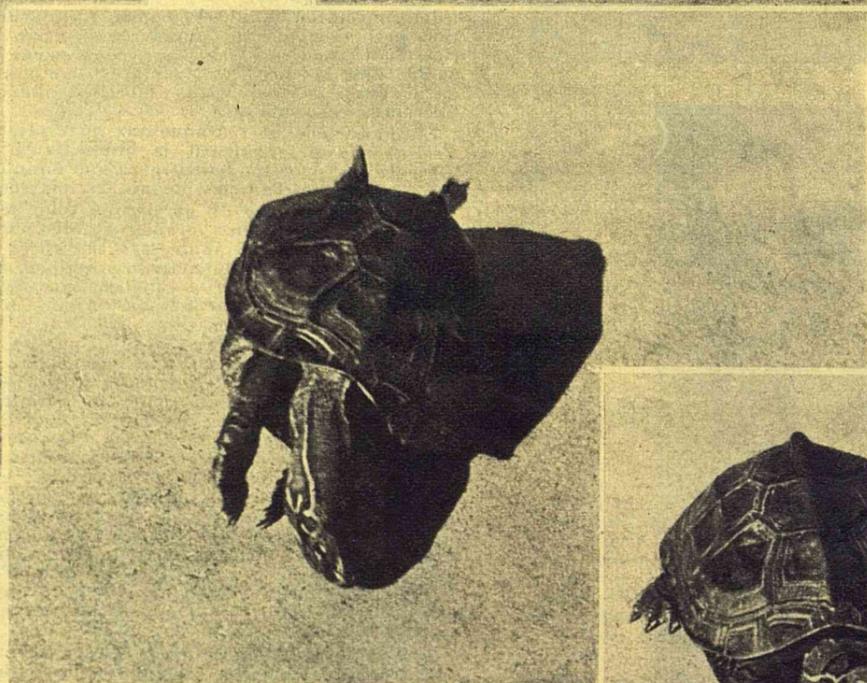


Nous connaissons tous la légende de cette tortue qui, enlevée par deux canards, voyagea dans les airs. Une légende qui ne manque pas de poésie, mais pour laquelle la tortue que nous présentons ne semble avoir aucune sympathie. Il est ainsi des gens qui préfèrent le terre à terre aux grandes envolées dans l'espace.

En général les tortues renversées sur le dos sont incapables de reprendre leur position normale. Celle que nous vous présentons et qui nous vient d'Australie est une exception.



S'aidant de la tête et des pattes, cette tortue rétablit sa position normale, qui, pour ses congénères, serait à jamais compromise.



Photos MICHAELS.

ENFANCE

UNE ŒUVRE
INÉDITE

de Paul VAILLANT-COUTURIER

férente d'une poupée et qui dansait comme il sentait qu'il aurait dansé...

— Bonjour, Salomé.

— Bonjour, Paul. Je ne te tends pas la main parce que je danse, mais je t'embrasse sur les deux joues.

En vain, dans cette salle, papa s'obstinait-il à faire admirer à Paul, les verrues peintes sur le nez d'un gros chanoine, les peintures à l'or, la technique du jaune d'œuf et le secret jamais retrouvé des « dessous », Paul tirait papa par la main, mais quand on arrivait devant la décollation de Jean-Baptiste, il s'arrêtait longuement en face de la jolie petite fille habillée en fleur...

Paul serait resté là jusqu'à la fermeture, mais il y avait au Louvre des pèlerinages obligatoires. Papa avait hérité de son père de deux passions en peinture : Courbet et Rubens.

— Restons encore ici, dis, papa...

— Non, mon fils, ici ça suffit. Ce Fra Angelico est charmant, mais nous n'avons pas encore fait la Galerie Rubens...

Les gens sont drôles vus de l'impériale. On voit le dessus de leurs chapeaux et leurs pieds sont tout petits et disparaissent sous leurs vêtements. Et puis dans les rues on surprend l'intérieur des premiers étages, dans le clair obscur de l'intimité

des gens...

On entre sur la place de la Concorde, hérissée de villes Louis-Philippardes et de fontaines avec femmes-poissons faisant la cour à l'Obélisque.

— Tu vois l'Obélisque. C'est un monolithe, dit papa. Elle est d'un seul bloc. Elle vient d'Égypte. Dessus, il y a des hiéroglyphes. Au bout, tu vois, elle est abîmée, c'est un obus qui a fait ça pendant le second siège de Paris...

Les mots mystérieux et imposants : obélisque, monolithe, hiéroglyphes disparaissent. Paul n'imagina qu'une chose : des canons tirant avec application sur l'Obélisque et enfin arrivant à faire mouche sur sa pointe. Et le capitaine décoré pour cet exploit.

— Les chevaux de Marly, dit papa. Derrière nous, de l'autre côté de l'eau, c'est le Palais-Bourbon où sont les députés.

Paul ne connaît qu'un député : un député de l'Ariège, avocat à Toulouse. Il l'imagine là tout petit, bedonnant et boutonéux, se pavanant dans ce palais en jaunissant ses doigts après des cigarettes perpétuelles. L'omnibus avale ou vomit des voyageurs entre ses cahots. Il avance dans la rue de Rivoli encombrée...

— Les embarras de Paris, dit papa... Déjà du temps de Louis XIV... Tiens, regarde, vite... là...

Paul enfila du regard une petite rue que papa lui désigne du bout de sa canne... Au fond de la rue, il voit un morceau d'église, une épaule droite de fronton...

— Saint-Roch... C'est là que Bonaparte écrasa en Vendémiaire l'insurrection royaliste... Il y a encore les marques des balles sur la façade... César Birotteau fut blessé là, dans Balzac... Canonnières à vos pièces !

Décidément, Paris est un champ de bataille...

— Et maintenant, retourne-toi... Là où tu vois ces jardins, s'élevaient les bâtiments des Tuileries brûlés pendant la Commune.

Ce qu'on a pu se battre ici, pense Paul...

— Palais-Royal ! crie le receveur.

Et papa montre à Paul derrière le Théâtre Français des bâtiments :

— C'était là que toute la vie de Paris était concentrée sous Louis XV, pendant la Révolution et l'Empire... Près d'ici, au café de la Régence, tes grands-oncles, mis en demi-soldes, venaient provoquer en duel les officiers cosaques... Après ils allaient se battre au Bois de Boulogne. C'est du Palais-Royal que Camille Desmoulins partit pour aller prendre la Bastille le 14 juillet 1789.

Lampions, drapeaux tricolores, bal public, pense Paul... Alors, ça aussi, c'est une bataille. Vive la République. Dans le métropolitain il y a une pierre sur laquelle on a écrit qu'elle faisait partie des fondations de la Bastille. Paul ne la connaît que de dessous. On dépasse le monument de l'amiral de Coligny et le temple protestant de l'Oratoire.

— Rue du Louvre. C'est ici qu'on descend... A peine à terre, papa s'arrête avec quelque solennité et montre un balcon du Louvre.

— C'est du balcon de cette fenêtre, dit papa, que le roi Charles IX, tandis que les cloches de Saint-Germain-l'Auxerrois annonçaient le massacre des protestants, tirait avec une arquebuse à mèche sur les malheureux religionnaires...

Paul a un frisson... Il se sent l'âme des grands persécutés. Il est fier d'appartenir à une religion qu'on martyrisa. C'est sur lui que tire le roi Charles IX. Il regarde les pelouses où les pigeons font leurs crottes sur les statues, entre le balcon et les grilles, et mesure la distance d'assaut...

* Voir Regards depuis le 17 février.

Aussi trouve-t-il que c'est justice, quand papa lui raconte la foule révolutionnaire envahissant le Palais, et par-dessus les cadavres de ses Suisses, coiffant le roi Louis XVI du bonnet phrygien...

Paul monte à l'attaque du Louvre en redressant sa petite taille et en frappant les pavés du pied.

En proie à ses souvenirs tumultueux, il franchit les portes et pénètre dans la première salle comme par la brèche. Aussitôt la douche de porphyre des antiquités égyptiennes lui tombe dessus.

Paul se sent brusquement devenir tout petit au milieu de ces dieux architecturaux à peine dégagés de la pierre, ces hommes géants à tête de bête accumulés absurdement hors de leur milieu dans un rez-de-chaussée des bords de la Seine... C'est comme si le mystère de leurs millénaires les grandissait encore et si leurs coiffures perçaient le plafond... Cette antiquité échappe à Paul en même temps qu'il se sent étrangement dominé par elle... Ce qui frappe, c'est l'étroite jonction de la bête et de l'homme dans ces statues qui réalisent des êtres qui pourraient parfaitement exister et vivre étant donné l'harmonie de leurs proportions... D'ailleurs, Paul en a souvent décrit de pareils dans ses récits fantaisistes et il a vu des gens qui ressemblaient à ce Horus à tête de faucon, à cet Anubis à tête de chacal... Est-ce dans la vie, est-ce en rêve, il ne sait plus... Mais tout cela le gêne, le trouble et l'envoûte presque. Tout l'opresse ici. Ce n'est pas à l'échelle de ce qu'on lui a appris. Il ne se retrouve vraiment et respire que lorsqu'il pénètre dans les salles de peinture des étages. Ici, d'ailleurs, il se rapproche de son secret. Ici, tout est tiède, luisant, chaud, coloré, verni. Les bouches de chaleur, quand on passe sur leur treillage de cuivre brillant, vous envoient leur bouffée de vapeur tiède sur les jambes et répondent par la peau aux impressions de lumière chaude que les tableaux font aux yeux... Salle Renaissance, salle des Espagnols, salle des Flamands, salle des Hollandais, salles de la peinture française, que d'heures passées comme en rêve entre vos murs, dans une intimité passionnée !

Noms évocateurs de couleurs fixées pour des siècles sur des paysages, sur des mouvements, des tristesses, ou des sourires... Vierges de Raphaël, printemps de Boticelli, tumulte de Véronèse, noblesse du Titien, paix du Poussin, liberté gaillarde des Jordans, mystère angoissé des Rembrandt, sauvagerie sombre des Ribera et des Gréco. beauté nue des lignes du père Ingres, théâtre antique des David, fougue romantique des Delacroix...

Paul détestait la Vierge en bonbon fondant de Murillo, mais il avait une dévotion particulière pour l'étrange saint Jean-Baptiste du Vinci, le pied bot de Ribera, les Rembrandt, les Philippe de Champaigne, et la galerie des Primitifs. C'est que là était pour lui le cœur du Louvre : son secret. Il chérissait d'un amour total une petite Salomé rose de Fra Angelico et chaque fois qu'il allait au Louvre il venait le cœur battant la visiter dans son tryptique doré... Une Salomé petite fille, à peine plus âgée que lui, si naïvement obéissante et cruelle, une Salomé pour qui une tête coupée n'était pas très dif-



— Reste encore, disait Salomé.

— Je voudrais dessiner ce tableau, papa.

— Ne t'en vas pas, disait Salomé.

— Une autre fois... Je ne vois vraiment pas ce qu'il a, cet enfant, continuait papa en aparté, mais il n'y a pas moyen de lui faire quitter les primitifs.

Pas de danger que Paul dise pourquoi ! Il avait son secret et il l'aurait défendu par n'importe quel mensonge, par n'importe quel crime s'il avait fallu... Et son secret, c'était sa petite Salomé...

Il fallait pourtant s'en aller... Mais, pour Paul la visite au Louvre, c'était Salomé...

L'enterrement d'Ornans l'écrasait, les sous-bois de Courbet avec leurs rochers et leurs chevreuils lui paraissaient bien moins beaux que ceux dont il avait emporté le souvenir des forêts pyrénéennes.

— Le réalisme, disait papa... Voilà... C'est tout Courbet ! Quel bonhomme ! Et avec ça un révolutionnaire. C'est lui qui a déboulonné la Colonne Vendôme en 1871. On ne le lui a jamais pardonné... Regarde-moi la richesse de cette palette ! C'est gras, c'est chaud, c'est réel ! Quand on pense que l'art officiel de l'Empire honorait des Pils et des Cabanel et qu'il y avait un Courbet ! Ah ! ton grand-père a été bien heureux d'être de ses amis.

A force d'entendre parler de Courbet et de son grand-père, Paul les identifiait, et ça excluait Courbet du Louvre. Paul finissait par regarder les tableaux de Courbet, moins comme de la peinture que comme de respectables souvenirs de famille.

Quand on entrait dans la galerie des Rubens papa enlevait son chapeau haut de forme...

Là comme ailleurs, des copistes juchés sur des échelles ou des tabourets, peignaient platement des morceaux qu'ils détaillaient. Ils faisaient une morne autopsie de peinture.

Papa s'indignait contre eux, qui gâchaient la perspective de la salle...

— Ces tableaux magnifiques, disait papa, représentent en allégorie des phases du mariage d'Henri IV et de Marie de Médicis...

Alors commençait une promenade lente, lente, où papa expliquait tout, la couleur, les formes, la frappante ressemblance d'Henri IV, la transparence des chairs des sirènes, la grâce plantureuse des nymphes, l'air de bonne santé de Marie de Médicis, son col de dentelles, la richesse des costumes des personnages. Mais Paul pensait obstinément à la grâce fluette de sa petite Salomé... Elle dansait devant lui toute seule et toute rose, avec ses bras en forme de lyre, sur le beau dallage ciré et sa longue robe pure effaçait la présence de toutes les grosses dames nues de Rubens...

— Et dire, continuait papa, que M. Ingres (il disait monsieur Ingres comme on dit monsieur Thiers), M. Ingres qui aurait pourtant pu en prendre de la graine pour ses odalisques, M. Ingres ne pouvait pas sentir Rubens ! Songe, mon fils, que M. Ingres, quand il arrivait dans cette salle aux couleurs splendides, la traversait en ouvrant son parapluie ! Tu ne trouves pas ça monstrueux ? Son parapluie !

Paul savait que papa aimait à être approuvé. Cependant, il ne pouvait pas le faire.

Papa avait appris à Paul à ne considérer M. Ingres que comme un grand dessinateur et pourtant il ne pouvait pas s'empêcher d'être du côté du parapluie de M. Ingres...

Il ne s'agissait pas pour lui plus de Fra Angelico que de Rubens mais sa petite Salomé, si jolie, si pleine de mesure sensible dans sa forme et dans ses gestes, si jolie dans sa robe de décollation et de dimanche, l'emmenait très loin, très loin des allégories éclatantes et des débordements mafflus de Rubens et du Vert Galant.

— Paul, comme tu devrais faire de la peinture ! disait la petite fille Salomé.

— Je ferai ton portrait, Salomé...

— Oui, c'est ça qui serait amusant ! J'irais dans les Pyrénées avec toi pendant les vacances et je poserais en rose parmi les rosiers...

— Mais qu'est-ce que dirait ta mère, Salomé ?

— Elle me permettra. Moi j'en fais ce que j'en veux. Pourvu que je coupe des têtes.

— Mais ça te fatiguerait, Salomé, de poser...

— Il y a si longtemps que je pose... Et puis je ne poserai pas tout le temps. Après que j'aurais posé on ira courir dans la montagne et je danserais en rose dans les bruyères roses...

— Salomé, il ne faut pas que mon papa sache...

— Il ne saura pas, tu vois je suis légère comme un soufflé et il ne sait pas, il ne saura jamais que je suis là...

— Comme tu es petite, Salomé, comme tu te fais petite pour te presser contre mon cœur, sous mon col marin...

Le jour baisse, baisse...

— On ferme, dit le gardien.

— Allons, allons, Paul !

— Papa, papa, je veux être peintre !

VI

LE SPORT AU LYCÉE

— J'te vas fout' un coup d'pied bas dans les genives...

Ainsi s'exprimait, avec une rare distinction, le fils aîné du prince M..., noblesse d'Empire, lorsque, pour une raison ou pour une autre, il avait dans la cour du lycée un différend avec quelque camarade...

Il était sportif en diable, c'est-à-dire que l'argent que ses parents ne lui ménageaient pas passait pour jouer aux courses entre les mains des bookmakers par l'entremise d'un café voisin du lycée.

En France, être sportif, pour un garçon de quatorze ans, consistait d'abord à lire des journaux sportifs, à s'enthousiasmer pour tel coureur cycliste, tel automobiliste ou tel boxeur, à jouer aux courses quand il pouvait, à porter une casquette à carreaux. Quelques rares convaincus seuls se risquaient jusqu'à la bicyclette, jusqu'à la course à pied, jusqu'au team de football ou jusqu'au rugby, terreur des familles. Ceux-là seuls sentaient que le sport était la vérité physique.

Les familles, en général, étaient absolument et catégoriquement hostiles au sport.

Les pères dataient de l'époque du canotage, de l'escrime, du chausson, de la natation et du cheval, sports coûteux.

Les mères toléraient le lawn-tennis comme propice au mariage de leurs filles. Le divorce des générations s'exprimait par le sport. Et les convaincus du sport, de ces sports importés d'outre-Manche, du football et du rugby, en étaient réduits à jouer presque en cachette, à s'entraîner dans la cour du lycée avec une malheureuse balle de son...

Il faut dire que Paul partageait à l'égard de ces derniers sports, la répugnance de son milieu. Pas par esprit conservateur sans doute, mais bien plutôt parce que sa sympathie n'allait pas à ceux qui, au lycée, jouaient au ballon.

C'étaient pour la plupart les garçons les plus nuls du lycée. Qui était responsable de leur nullité ? Était-ce l'abus du sport qui les rendait nuls ou n'étaient-ils sportifs que par besoin d'un exercice physique, tout exercice intellectuel leur étant interdit par droit de dégénérescence ? On ne savait pas. Toujours est-il qu'ils étaient à l'exemple du fils du prince M... des brutes finies et que le terrible Polani était l'un des deux plus beaux ornements de leur groupe.

Entre les équipes de lycéens, les sportifs et les autres, les maîtres entretenaient la rivalité pour la raison bien naturelle qu'ils préféraient avoir de bons élèves que de mauvais...

Au reste, ce serait une erreur de croire que Paul fut un garçon qui s'abstint d'exercices sportifs. Bien au contraire. Si la discipline anonyme du team, si les règles et l'articulation du rugby lui déplaisaient, s'il répugnait à être l'une des pièces de l'échiquier d'une mi-temps avec d'autres qui ne lui étaient pas sympathiques, toute sa formation de grand air le poussait à la dépense physique.

Il n'était ni malingre, ni chétif, et il était devenu certainement le plus batailleur des garçons de la cour. Se battre était son sport préféré. D'ailleurs chaque homme a « son » sport. Pendant les leçons de gymnastique qui avaient lieu dans une grande salle où pendaient toutes sortes d'agrès au-dessus

de la sciure, Paul, toujours dominé par la formation individualiste de la culture qu'il recevait, faisait tout ce qu'il pouvait pour échapper aux mouvements d'ensemble destinés à faire, des petits Français moyens, des athlètes moyens.

— Prenez vos distances...

— Extension des bras en avant ! Torsion du torse... Un, deux, un, deux...

Le professeur, un ancien sous-officier dont la moustache humide sentait toujours un peu l'absinthe, face à une cinquantaine d'élèves avait beau donner les plus beaux exemples de souplesse, Paul déparait régulièrement l'ensemble par une lenteur déplorable dans l'exécution des mouvements ou par un manque de flexibilité qui n'avait rien à faire avec sa jeunesse.

— Vous, là-bas ! Vous ne pouvez pas vous remuer un peu...

Paul continuait imperturbablement à mal manœuvrer. Son ami Grunwald, un jeune Juif, qui faisait ses mouvements avec le même sérieux que ses compositions françaises et qui était le voisin de Paul, le sermonnait pendant les pauses.

— Pourquoi ne fais-tu pas bien ces mouvements ? C'est très sain, tu sais.

— Oui, mais ça m'embête.

Parfois, Paul, pensant à tout autre chose, n'entendait même pas la voix du professeur. Alors le professeur donnait un coup de sifflet, arrêta le mouvement d'ensemble, tous se redressaient et se tournaient dans la direction de Paul sur qui s'abattait la colère de l'ancien sous-off.

— Au temps ! Ah ! dites donc, vous, ce n'est pas la première fois que vous dérangez les mouvements. A quoi pensez-vous, hein ? A la mort de Louis XVI ? Hein ? Allez « au piquet », ici !

Et le maître désignait un coin dans la salle des agrès entre les barres et la corde à nœuds. Paul s'acheminait alors vers le point désigné, vexé de la publicité, mais la conscience tranquille et satisfait de pouvoir librement penser à autre chose qu'à la flexion des genoux. Et il s'installait debout, la tête tournée contre le mur et les mains derrière le dos, dans l'odeur humide du bouchon. Par contre, lorsque les mouvements d'ensemble étaient finis, Paul retrouvait toutes les bonnes grâces du professeur de gymnastique.

Sur le cent mètres, à la course, il n'était pas un de ses petits camarades qui pût le dépasser. Il partait comme une flèche, bandait les muscles de ses petites jambes nerveuses de montagnard et arrivait toujours le premier au but.

Lorsque le proviseur ou un inspecteur rendait visite à la salle de gymnastique et que le maître voulait faire une exhibition, c'était toujours Paul avec deux ou trois autres de ses camarades qu'il faisait sortir des rangs.

— Course à la perche. Un, deux, trois, partez.

Du fond de la sciure où les gros souliers des enfants piétinaient d'impatience, ils s'élançaient, serrant des mains et des genoux et des mollets les belles perches lisses d'un clair jaune de beurre et se hissaient en se hâtant, la poitrine dilatée, jusqu'aux poutres d'acier bleues et poussiéreuses du haut plafond... Le premier arrivé se laissait glisser vertigineusement jusqu'en bas...

Parfois, c'était une exhibition de saut...

Saut en hauteur ou saut en longueur. Paul sautait assez mal en hauteur. Mais en longueur il sautait bien.

(A suivre.)

Écoutez la voix
du grand tribun

Poul VAILLANT-COUTURIER

sur disques

La Voix du Peuple

enregistrée par la
COOPERATIVE OUVRIÈRE DE T. S. F.
31, rue Doudeauville PARIS-XVIII^e

En vente au prix de... 15. »

- N° 510. — L'U. R. S. S. Monde nouveau.
L'U. R. S. S. à 20 ans.
 - N° 511. — Les Communistes dans les Mairies.
Au secours de la Famille.
 - N° 512. — La provocation de Clichy.
Le renégat est révoqué.
 - N° 513. — L'avenir de la Radio I et II.
Le chant de l'Humanité.
- L'Humanité, c'est le visage de la France.

FRAIS D'ENVOI : Paiement à la commande
à notre compte chèque postal 1258-24.
Pour un ou deux disques... 2.40
Pour trois et quatre... 4.80

Le plus complet et le MOINS
CHER des grands hebdomadaires

8 pages 60 cent.

Adresser vos commandes à
L'AVANT-GARDE,
14, bd Montmartre, PARIS-9^e.
C. C. P. 834.03

Spécimen gratuit et condition
d'abonnement sur demande

L'AVANT-GARDE

LE GRAND JOURNAL DE LA JEUNESSE
Du rire... des aventures passionnantes... la
défense de vos droits.

Indispensable à tous les groupes de jeunes gens et de jeunes filles

5 exempl. : 2.50 - 10 exempl. : 5.
20 exempl. : 10.

FRANCE-ACCORDÉONS
111, Boul. BEAUMARCHAIS, PARIS. 3^e METRO
S^t SEBASTIEN



Nos accordéons, les plus appréciés des connaisseurs, donnent complète satisfaction à tous points de vue.
De conception moderne, utilisant plusieurs brevets, les claviers sont souples et nerveux, les lames en acier suédois recuit au charbon de bois sont puissantes, justes, vibrent sans effort ni fatigue, ne se désaccordent pas. De présentation luxueuse, leur robustesse, en font les meilleurs accordéons du marché français. Plusieurs milliers de références.

DEMANDEZ NOTRE NOUVEAU CATALOGUE GRATUIT N°

PRIX SANS CONCURRENCE
STOCK CONSIDÉRABLE - ÉCHANGE - FACILITÉS DE PAYEMENT

Vient de paraître

LA FRANCE

Histoire d'un peuple
par
ANDRÉ RIBARD
20 fr.
E.S.I., 24, rue Racine, Paris

DÉCOREZ VOS LOCAUX
ORNEZ VOTRE HABITATION
AVEC UNE

CARTE de L'U.R.S.S.

90 x 130 : 25 fr. — 130 x 200 : 40 fr.

BUREAU D'ÉDITIONS, 31, bd Magenta,
Paris (10^e). - Chèque postal : 943-47.

Les HEURES TRAGIQUES de BARCELONE sous les BOMBES

par Simone TÉRY.

(Barcelone, 21 mars.)

Les heures les plus tragiques de cette tragique guerre d'Espagne, c'est à Barcelone que nous les avons vécues. Les fameux bombardements de Madrid, ce n'était rien à côté : les assassins se faisaient la main. Dix-huit bombardements massifs en deux jours ! Il faut avoir vécu cela pour comprendre ce qu'est la « guerre totalitaire » des fascistes, ces champions de la civilisation.

Mais si nous laissons écraser l'héroïque République espagnole, il faut le répéter et le crier jusqu'à ce que les plus lâches, les plus inconscients en soient convaincus, cette horreur, c'est à Paris que demain nous la vivrons. A Paris, à Toulouse, à Nice, à Bordeaux, à Lyon.

Le souvenir des bombardements de janvier était presque effacé. Dans les Ramblas une foule dense coulait à pleins bords, les cafés regorgeaient de monde. On commentait les nouvelles du front avec gravité. Des rumeurs de compromis lancées par la cinquième colonne s'étaient répandues, à six heures les cafés, les magasins se vidèrent. Une manifestation monstre s'organisa dans la ville. La foule convergea vers la résidence de son gouvernement pour l'assurer de son dévouement, une foule pavoisée de drapeaux, de pancartes, de banderoles, une foule qui chantait, qui criait : « Pas de compromis ! Nous ne voulons que la victoire totale ! Vive notre gouvernement ! »

Des orateurs improvisés montaient sur des camions pour clamer dans des hauts parleurs la volonté de vaincre du peuple espagnol. Enfin les représentants de toutes les organisations ouvrières ayant rendu visite au Président Négrin, vinrent porter au peuple les remerciements de son gouvernement, l'assurer une fois de plus de sa résolution inébranlable de lutter jusqu'à la victoire. Pendant trois heures la manifestation parcourut les rues, promenant son enthousiasme. Puis elle se dispersa dans le calme.

C'est alors que le crime commença. Les fascistes sans doute voulaient punir l'insolence de cette ville que les revers rendaient plus résolue qu'elle ne l'avait jamais été.

Il était dix heures et demie. Je venais de monter dans ma chambre au dernier étage de l'hôtel lorsque l'électricité doucement s'éteignit. Puis les sirènes, infiniment moins lugubres que les déchirantes sirènes de Valence, se mirent à gémir tristement. Le courant étant coupé, l'ascenseur ne fonctionnait plus. Je ne savais pas où était l'escalier. Sans ma fidèle lampe de poche je ne m'y serais pas retrouvée. J'avais seulement descendu deux étages lorsque les premières explosions éclatèrent. En bas dans le hall les gens parlaient avec une animation un peu fébrile.

Il y avait trop longtemps qu'ils n'étaient pas revenus, cela ne pouvait pas durer... Leur offensive est arrêtée, ils viennent se venger sur l'arrière, c'est dans leurs habitudes...

Des femmes chargées d'enfants endormis, roulés dans des couvertures, arrivaient, oppressées de s'être hâtées avec un fardeau si cher. Une vieille femme à cheveux blancs, à demi impotente, descendait péniblement, appuyée sur une canne. On s'installait dans l'ombre, tant bien que mal, sur des fauteuils, sur les marches de l'escalier. Personne ne parlait plus, on retenait son souffle, on écoutait les bruits de cette nuit de mort. Toutes les demi-heures quelqu'un disait d'une voix angoissée :

— Les voilà encore !
Et les coups de canon de la défense antiaérienne se mêlaient au fracas plus sourd des bombes.

— Ne restez pas près de la rue ! conseillaient les spécialistes. Eloignez-vous des fenêtres, les vitres peuvent sauter. Si vous entendez un sifflement allongez-vous par terre à plat ventre, vous éviterez les éclats. Sauf si la bombe tombe sur la maison, évidemment... Mais elle ne tombera pas. Pourquoi voulez-vous qu'elle tombe justement ici ?

Mais chacun savait à quoi s'en tenir, on n'avait pas besoin d'être rassuré. Personne ne se plaignait, les enfants étaient sages. Enfin à onze heures l'électricité s'alluma, on se regarda avec soulagement. Au même moment le bombardement reprit, plus violent, l'électricité s'éteignit de nouveau, lentement, comme à regret. Et le cauchemar recommença dans l'ombre. A un moment, une bombe tomba si près que la maison chancela, les vitres claquèrent, deux femmes poussèrent un cri de frayeur.

— L'avion est passé, dit un homme d'une voix rassurante, il n'y a plus aucun danger.

A minuit vingt l'électricité fut rendue, et comme si c'était un signal, à ce moment précis un nouveau bombardement se déclencha.

— Ça n'est pas naturel, dit quelqu'un. Cette histoire de lumière, ça doit être un coup de la « cinquième colonne ».

Ainsi jusqu'à une heure et demie du matin. Lorsque la lumière se ralluma nous prêtâmes l'oreille, attendant un nouveau bombardement. Mais les sirènes retentirent. C'était vraiment la fin de l'alerte. On se dirigea vers les chambres.

— Non, maman, dit d'une petite voix plaintive un enfant de quatre ans dans les bras de sa mère, non, maman, n'allons pas là haut... Là haut il y a les obus...

Toute la ville dormait enfin d'un pesant sommeil lorsqu'à trois heures et demie une nouvelle alerte fut donnée. Et tout le monde se retrouva en bas, des manteaux hâtivement passés sur les chemises de nuit, les pyjamas. A la lueur des lampes de poche on voyait les visages blêmes, les cheveux en désordre. Dehors la nuit était si claire qu'on distinguait à peine les minces faisceaux des projecteurs qui fouillaient le ciel. La lune ronde déclinait sur les toits. Et dans cette tendre nuit de printemps les bombes assassaient.

A cinq heures on se recoucha. Et à huit heures ce ne fut pas la sirène mais les explosions qui jetèrent les dormeurs hors du lit.

Telle fut la première nuit. Mais ce ne fut rien auprès du jour. Car la nuit les pirates devaient voler plus bas et on les entendait venir. Mais de jour ils arrivaient à sept mille mètres d'altitude à trente kilomètres de la côte, et de là ils se laissaient glisser à moteur ralenti vers la ville. Le ciel était pur, le soleil brillait. On ne voyait rien, on n'entendait rien, et soudain la mort vous tombait dessus. Les assassins, de quatre mille mètres d'altitude déchargeaient leurs tonnes d'explosifs d'un coup, au hasard, sans autre objectif que celui de semer la terreur, et avant que les sirènes aient pu donner l'alarme, ils étaient déjà repartis.

Le matin je m'installai à la terrasse de la Maison Dorée, place de Catalogne, pour écrire. Je regardais passer à toute vitesse les ambulances, les camions de sauveteurs, les voitures rouges des pompiers, avec leurs échelles. Ils se frayaient un passage dans la foule dense à coups de sifflet, de sirène ou de cloche. Il y avait des hommes accrochés aux marchepieds.

Soudain à onze heures et demie, quand tout le monde croyait le cauchemar fini, des explosions formidables retentirent. Les bombes étaient tombées à deux cents mètres de là, du côté de la Rambla. Il y eut un moment de panique. Des gens affolés entrèrent dans le café, d'autres se ruèrent dehors, vers la bouche du métro. Mais il était trop tard pour se mettre à l'abri : les avions étaient loin.

Dix minutes après la place avait retrouvé son calme, les gens allaient à leurs affaires, les yeux brillants d'indignation, les consommateurs reprenaient la lecture de leurs journaux.

A deux heures moins cinq je quittai le café pour aller déjeuner à mon hôtel. Je m'étais à peine assise devant la table que dans un fracas terrifiant la verrière de la salle à manger nous dégringola sur la tête. La pièce s'emplit d'une fumée jaune, suffocante, à odeur de soufre. La plupart des messieurs et des dames se retrouvèrent à plat ventre sur le tapis. La bombe avait dû tomber sur une maison voisine. En effet dans la rue étroite, à vingt mètres de là, la chaussée était jonchée de verre et de débris, des femmes affolées couraient, des enfants dans les bras. Où couraient-elles, les malheureuses ?

Cinq minutes après, les messieurs et les dames de l'hôtel poursuivaient correctement leur repas, un sourire un peu contraint sur les lèvres. Après le déjeuner je sortis.

Comment dire ce que je vis alors ? Il n'y a pas de mots. La moitié du quartier central de la ville avait été ravagé en trente secondes par le dernier bombardement. Il n'y avait plus une vitre sur les édifices somptueux de la place de Catalogne. Une bombe avait explosé au milieu de la chaussée devant ce même café que j'avais quitté cinq minutes exactement avant le drame. Du sang, partout du sang. A l'entrée du métro, près d'un bec de gaz rasé net et les tronçons des colonnettes de l'escalier, gisaient deux femmes évanouies et un enfant coupé en deux. Ses jambes avaient disparu.

Les rideaux de fer des magasins étaient tordus comme des étoffes secouées par la bourrasque. Les fenêtres béantes des maisons laissaient voir des enchevêtrements de poutres et de plâtras. On s'avançait dans les rues sur une couche de verre de dix centimètres parmi des morceaux de fer, de macadam, de briques et de pierre. Une auto commençait à brûler au bord du trottoir, personne ne songeait à l'éteindre. Il y avait des soins plus urgents. Des brancardiers sortaient des maisons croplantes, et on ne savait s'ils portaient des morts ou des vivants, car les blessés, assommés par l'explosion, ne bougeaient pas plus que des cadavres.

Je faillis marcher sur une chose atroce. C'était un pied de femme dans un petit soulier. A côté du pied il y avait un bouquet de narcisses blancs. Tout ce qui restait d'une jeune fille un jour de printemps.

Je fis cent mètres de plus, et je reculai, épouvantée. Chaque côté de la rue était troné de brèches géantes. Ce n'était pas deux maisons abattues, mais deux pâtés de maisons. Des robustes édifices modernes de six étages il ne restait que quelques mètres de décombres fumants. Des pompiers aspergeaient les ruines pour éteindre l'incendie. Un obus tombé au milieu de la rue avait éventré une canalisation et l'eau coulait à torrents au fond du trou, dans une boue jaune.

Il arrive souvent que les maisons bombardées semblent tranchées proprement au couteau. Mais là, elles paraissent arrachées et tordues par des griffes d'acier. Sur un mur on voyait un tapis ancien cloué entre deux assiettes persanes. Un cabinet pendait sur le vide au bout de son tuyau. Une chambre au sixième restait

suspendue au-dessus de l'abîme, accrochée à un mur fléchissant zébré de larges lézardes. Soudain j'y distinguai plusieurs silhouettes humaines. Des cris déchirants en sortaient. Des pompiers s'approchèrent avec des échelles.

— Attention ! cria quelqu'un. Ça s'écroule !
Les hommes n'eurent que le temps de se jeter en arrière, face contre terre. La chambre s'écroula avec le mur dans un nuage de plâtras. On n'entendit plus crier.

Des volontaires plus nombreux s'élançèrent vers les décombres pour sauver des vies, s'il en était temps encore. Toutes les minutes on apportait des brancards aux voitures d'ambulance. Je vis un homme au visage poudré de blanc, mort. Puis un corps enveloppé d'un drap sanglant. Les jambes dépassaient, et c'était des jambes de femme, sans souliers, avec des bras déchirés. Et ces jambes et ces pieds s'agitaient au balancement du brancard exactement comme des jambes de son. Tous les os, toutes les articulations devaient être brisées. Et puis le cadavre d'un ouvrier couvert de la même sinistre poudre. Mais voilà que le cadavre leva lentement un bras, le posa sur ses yeux clos. On le sauverait peut-être, celui-là. Mais l'enfant qui suivait, un trou dans la tête, l'œil pendant sur la joue, on ne le sauverait pas.

Je m'approchai d'un groupe de sauveteurs. Ils entouraient un tram calciné, carcasse de fer tordue. Avec des chalumeaux on coupait le fer.

— Tous les voyageurs ont été brûlés vifs.
On sortit une chose couleur de poix, gluante, et soudain je reconnus la forme d'un crâne couvert encore de chair noire, un bras comme un sarment, tordu par la douleur et par le feu. Je m'enfuis. Il y a des choses qu'on ne peut regarder, même par devoir professionnel.

Il y avait un Français là, qui aidait. Il gesticulait, il criait en français comme si on pouvait le comprendre :

— Les autres sont partis hier, mais moi j'ai voulu rester. J'ai dit : « Je me fais tuer, mais je reste. Je veux voir. » Eh bien, je vois ! Je vois ! répétait-il comme un insensé. Et je pourrai leur dire maintenant, je leur dirai ce que c'est que leur non-intervention !

La rue était barrée par des gardes d'assaut. Une jeune fille sanglotante se jetait contre eux en criant :

— Maman ! Maman ! Elle était là, dans la maison !

Les gardes la repoussaient doucement.

— Vous ne pouvez pas passer, expliquaient-ils, le visage bouleversé. C'est défendu. Vous voyez bien que c'est dangereux.

Mais elle n'entendait rien, fonçait, le front baissé. Des hommes l'entraînèrent.

— Venez à la mairie, elle y est sûrement, votre mère. Ou bien à l'hôpital. Allons, venez. Il faut venir.

La place de Catalogne était maintenant noire de monde. La foule tournait sur elle-même, au milieu des débris, comme un troupeau effaré. Il y avait des familles entières avec des baluchons, des petites valises, des paquets de couvertures. Où allaient-ils ? Le savaient-ils eux-mêmes ? Ils fuyaient devant les Barbares.

Ainsi avaient dû fuir les populations jadis devant les hordes des Huns. Mais en vérité Attila était un enfant. Il était ce jour-là surclassé par Mussolini. Les Barbares aujourd'hui ne viennent plus du fond noir de l'Asie. Ils viennent de Rome. De Rome, l'antique berceau des lois, de Rome, mère du Droit...

Des camions vides s'arrêtaient d'un violent coup de frein. Des volontaires pour les décombres !

Il y avait une ruée. En quelques secondes le camion était plein.

Cela, ce fut l'effet d'un seul bombardement, celui de deux heures. Et il y en eut dix huit pareils, dans des quartiers différents. A cinq heures cela recommença. Et toute la nuit. Et tout le jour suivant.

Le lendemain après midi on entendit des bourdonnements furieux dans le ciel. Les visages se levèrent, perdirent leur fixité tragique.

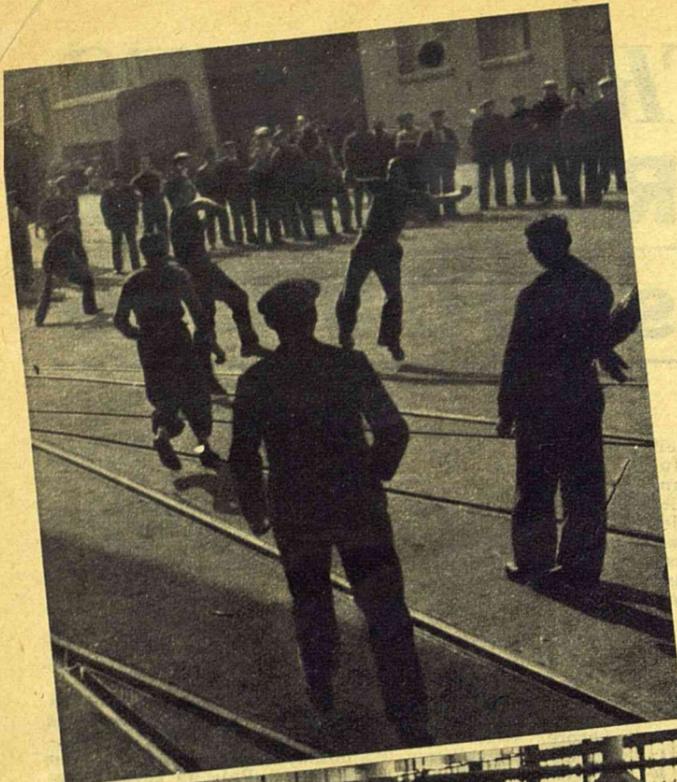
— Les chats ! Les chats ! Ce sont les nôtres ! criait-on avec enthousiasme.

Le gouvernement républicain à qui nous refusons le droit d'acheter des armes, n'avait pas pu distraire d'avions pour défendre la ville. Il avait fallu tous les envoyer au front d'Aragon pour livrer cette inégale bataille contre les sept cents avions allemands et italiens de la « non-intervention ». Mais quelques-uns étaient revenus maintenant dans le ciel de Barcelone. Et les fascistes ne parurent plus. Car les assassins sont des lâches.

Le lendemain la jeunesse avait formé deux divisions nouvelles. Jeunes et vieux, tous voulaient partir pour le front sans attendre l'appel de leur classe. Et les femmes entraient aux usines pour remplacer les hommes devant les machines. Des foules parcouraient les rues avec des clairons, appelant le peuple aux armes.

Mille morts, deux mille blessés. Mais le sang des femmes, des enfants massacrés avait donné cent mille nouveaux défenseurs à la patrie en danger.

Instantanés de la grève CITROËN



CE n'est pas une usine: c'est une ville, une ville de fer, monstrueuse, telle est l'impression qu'on éprouve en pénétrant dans cette fabrique d'autos. Partout des halls immenses, partout des hangars, des ateliers, des plate-formes aériennes, des ponts roulants, des grues, des garages où s'amoncellent d'innombrables voitures, des montages de pièces détachées, où s'étendent les terribles chaînes de montage, ces chaînes qui font de l'ouvrier, non plus un homme, mais un robot.

Sommes-nous bien dans une usine en grève?

mépris des « femmes d'usine » et de leur immoralité.

Mais une musique de danse nous appelle dans un atelier voisin. Nous y tombons sur un... bal. Hé, oui, un bal, qui, si l'on songe qu'il se tient au milieu d'autos en cours de montage et de machines ne manque ni de pittoresque, ni de gaieté, surtout pas de gaieté.

Elle rayonne sur tous les visages de cette foule en cotte bleue qui entoure les danseurs, elle éclate dans tous leurs gestes, tous leurs mots. N'était le décor, on se croirait au 14 juillet.



Voilà dix ateliers que nous traversons, et dans tous, femmes et hommes balayent, astiquent, graissent les machines et les locaux. On passe des corbeilles pleines de papiers ramassés, de scories. On vérifie des ajustages.

— Pourquoi tout ce travail, puisque vous êtes en grève? dis-je à une femme qui s'en donne à en ruisseler de sueur.

Elle lève vers moi un visage indigné : — Vous ne voudriez tout de même pas qu'on laisse l'usine en désordre, non? C'est justement parce que c'est nous qui en avons pris la responsabilité qu'elle doit être plus propre encore que de coutume.

L'usine nettoyée, les hommes et les femmes qui sont là s'occupent à passer le temps :

N'en déplaise à une certaine presse, pas un ivrogne, pas même un litre de vin sur une table et pas le plus petit couple d'amoureux. Cette classe ouvrière est ici pour lutter. Si elle se distrait, car les heures sont longues, c'est avec une innocence d'enfant : des jeunes gens jouent au football dans une cour, d'autres organisent un cent mètres, jouent au palet, font une belotte ou une partie de dames. Des hommes ont apporté de petits postes de T. S. F. qu'ils écoutent. Et je signale ici qu'une violente diatribe contre les grévistes, au Poste Parisien, fut écoutée sans un murmure.

J'ai vu des femmes qui avaient apporté des fleurs pour décorer leurs machines, je les ai vues tricoter, faire de la couture ou du raccommodage, sans que j'entende une seule parole, je ne dis pas déplacée, mais légère. Il importe de le dire alors qu'un journal du matin parle avec

Après la danse — j'oubliais de vous dire que la musique provenait d'un haut-parleur installé par quelques ouvriers — des chanteurs, un excellent guitariste viennent tour à tour devant le micro. On applaudit vigoureusement, et moi, ces artistes amateur ne me paraissent pas inférieurs à des professionnels.

...Mais voici qu'un responsable demande que tout le monde se réunisse dans le hall où nous sommes pour entendre la délégation ouvrière qui vient d'être reçue par la direction de l'usine. En quelques minutes, des milliers d'ouvriers entourent le micro. Tour à tour, les différents membres du syndicat affirment leur volonté de lutter pour la victoire.

J'ai quelque connaissance des luttes ouvrières, eh bien, jamais, je n'ai vu une telle confiance, une telle collaboration entre des ouvriers et des délégués. Je sentais que j'avais devant moi un bloc sans fissures, un bloc que rien ne pourrait diviser.

Dans un bureau où le comité de grève s'est installé, j'ai devant moi ceux en qui les ouvriers ont placé leur confiance. Tous des hommes jeunes, mais combien avertis, cependant, des réalités de la lutte ouvrière.

— Depuis février, me disent-ils, nous attendions le renouvellement des conventions collectives. La direction a atermoyé, puis à prétendu qu'elle ne pouvait rien faire en dehors du cadre de l'industrie métallurgique tout entière.

Nous avons alors été à l'extrême de la conciliation : nous avons demandé l'ajustement des salaires au coût de la vie et la signature d'un accord particulier valable pour la maison Citroën, en attendant la signature de la convention collective de la métallurgie. La direction s'y est refusée. Le mécontentement a grandi chez les ouvriers, qui savent que la maison est en mesure de satisfaire à leurs justes revendications, puisqu'elle est débordée de commandes.

« Le résultat de ce mécontentement, vous le connaissez : la grève spontanée de l'unanimité des ouvriers et employés de chez Citroën.

— Comment croyez-vous qu'elle va évoluer? Un geste sceptique de mon interlocuteur :

— Le syndicat est prêt à discuter sur la base de ses propositions. Il désire que la grève prenne fin rapidement mais il y a le patronat... Se rendra-t-il à nos tentatives de conciliation? La question est là... En tout cas, il porte la responsabilité de cette grève et des conséquences qui peuvent en découler...

Louis GERIN.

Photos Leveillé et Roness.

De haut en bas :

Dans la cour de l'usine, de jeunes ouvriers font une partie de football.

Assemblée au réfectoire, des ouvrières écoutent leur déléguée syndicale.

Les ouvriers estiment que pendant la grève l'usine doit être encore plus propre que de coutume.

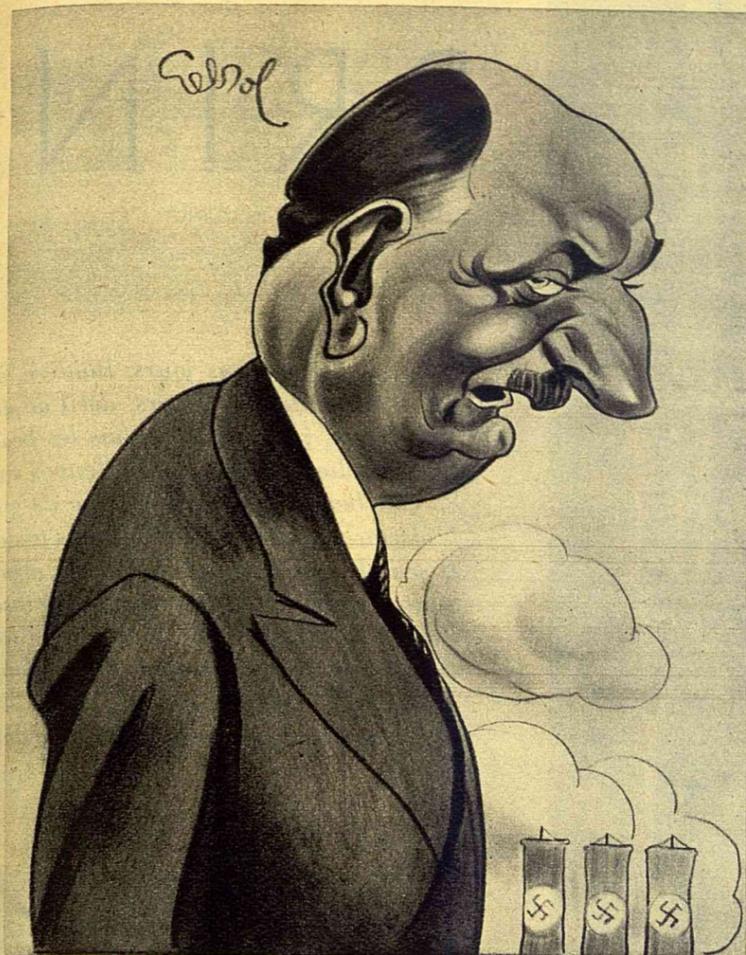
Une assemblée générale des grévistes dans le grand hall des « chaînes » qui écoutent avec attention les responsables du comité de grève.

Ci-dessus au centre :

Une ouvrière entretient sa machine avec amour.

UN GRAND HOMME

P. E. FLANDIN



« Le corporatisme officieux ou officiel n'a engendré, jusqu'ici, que le pillage des finances publiques... »

« Malheur à celui qui accepte la misère de son prochain. Le pays n'a pas conquis, au cours des siècles, sa liberté, pour l'enchaîner au char de l'argent-roi. »

Discours de Flandin à Lyon, 10 mars 1935.

anime Flandin, mais, pourtant, cette coïncidence ne nous semble pas accidentelle.

D'ailleurs, pendant que le Haut d'Avallon fut ministre des Finances, bien des opérations douteuses furent effectuées. M. Abel Gardey — sa haine du Front Populaire lui a peut-être fait perdre la mémoire — accusa Flandin d'avoir réduit les disponibilités du Trésor de 19 milliards le 24 mars 1930 à 1.900 millions le 31 mars 1931, et il concluait ainsi son rapport :

« L'assèchement de la Trésorerie, indépendamment de la facilité avec laquelle on puise, pour toutes sortes d'objets, dans les avoirs de l'Etat, provient pour 5 ou 6 milliards de la politique budgétaire et pour près de 3 ou 4 milliards d'opé-

rations pour lesquelles la procédure légale n'a pas été suivie. »

Voici le détail de ces opérations : avances à la Pologne, 215 millions; à la Yougoslavie, 515 millions; à la Hongrie, 354. Et surtout, ce qui est scandaleux : avances à la Banque d'Alsace-Lorraine, 901 millions; à la Banque Nationale de Crédit, 2.035 millions; ces deux banques, mal administrées, étaient en déconfiture et ces sommes énormes leur furent avancées, sans enquête, sans même qu'un intérêt fut prévu, sans qu'un projet de ratification du « prêt » fût déposé devant le Parlement : un homme grand comme Flandin fait grandement les choses. Il faudrait d'ailleurs ajouter à ces quelques 4 milliards 273 millions avancés en devises à la Compagnie Générale Transatlantique et 1.058 millions au fonds commun des réseaux, avances, elles aussi, de « récupération malaisée », c'est-à-dire, en bon français, avances qui ne seront jamais remboursées. Quand M. Flandin prône la déflation, c'est aux seuls dépens des masses travailleuses.

Faut-il rappeler aussi que la bizarre avance à la Hongrie, qui valut à M. Flandin les compliments de ses amis anglais, entre autres, ceux de la presse Rothermere prohitlérienne, fut faite par la Banque de l'Union Parisienne, laquelle n'eut qu'à prélever les 354 millions sur les dollars appartenant au Trésor : or, derrière la B. U. P. il y a Schneider, le Creusot. A cette échelle, il ne peut être question de matérialisme sordide, mais de grande politique et pourtant M. Gardey, rapporteur général du budget, montrait, menaçantes, l'inflation et une nouvelle dépréciation monétaire. « Le régime lui-même risquerait de sombrer dans une telle aventure. » Il est vrai que M. Caillaux, souriant derrière son monocle, approuvait Flandin; il sait trop bien, lui aussi, combien les affaires publiques doivent être l'apanage des affaires privées. Marcel Cachin en fit l'expérience, il avait demandé combien les banques et la presse avaient touché de publicité et de commission. Flandin refusa de répondre, arguant du secret professionnel.

Flandin est donc de ces politiciens qui, « à l'insu de tous et hors de tout contrôle », font pour de l'argent prévaloir sur l'intérêt public qu'ils ont fonction de défendre les intérêts particuliers qu'ils ont ordre de soutenir. (« Paris-Midi », 13-11-31.)

Mais laissons là les exploits financiers de Flandin qui, malgré ces avatars, a poursuivi sa carrière honorable : président du Conseil, ministre des Finances ou des Affaires Etrangères, sous Tardieu et Laval, ces deux grands et honnêtes Français. « Il (M. Flandin, bien entendu) a aussi cette autre qualité foncière de sa classe et de son éducation : l'honneur. Il méprise les coquins. » (« Paris-Midi », 1-11-34.) On le voit.

M. Flandin a aussi un faible pour la politique étrangère, son actuel cheval de bataille; cela se comprend : les affaires dont il est l'homme de confiance au Parlement ou au Cabinet ne sont-elles point internationales et le Quai d'Orsay ne doit-il pas les défendre avec la même ardeur que la Rue de Rivoli? On a dénoncé, à la tribune de la Chambre, les intérêts financiers du groupe Schneider (Creusot, B. U. P., Skoda, Union Européenne Industrielle et Financière, etc.), en Hongrie, dans la Hongrie de Horthy, de Bethler, des Magyars oppresseurs; l'aide financière apportée à Hitler par Schneider et le Comité des Forges, usant de l'intermédiaire de la

firme tchécoslovaque Skoda, ainsi que la singulière politique de nos capitalistes à l'égard de Carol de Hohenzollern, roi de Roumanie, que louait déjà la presse hitlérienne.

M. Flandin est, devant l'Eternel, un grand chasseur; s'il ne tire pas le faisan, il aime tirer la grouse en compagnie d'aristocrates britanniques; on l'a vu chasser en compagnie de Sir Gomer Berry, de Lord Camrose, propriétaires du profasciste « Daily Telegraph », de Sir W. Gerwase, directeur de la Westminster Bank; on l'a vu avec les gens de l'Anglo-German Club, qui l'ont reçu presque aussi bien que Von R'bbentropp; on le soupçonne d'admirer le grand veneur du III^e Reich : Herr Goering.

Tout en chassant, Flandin, comme son chien de chasse, prend le vent, et le vent souffle de Berlin, chargé de nuées antisoviétiques. Certes, on me le rappellera, c'est sous un ministère Flandin que Laval a signé le pacte franco-soviétique, avec l'intention de ne point l'appliquer; certes, M. Flandin déclara à la Chambre, le 25 février 1936 :

« Le système de la sécurité collective, c'est l'encerclement de l'esprit d'agression. Qui s'en plaindrait reconnaîtrait qu'il reste animé de l'esprit d'agression. »

Le vrai débat est entre ceux qui ont gardé la foi garantie par l'organisation de la sécurité collective et qui, pour en acquiescer les bénéfices, acceptent ses obligations et ceux qui, pour éviter la menace de la guerre, sont prêts à céder devant la force, en sacrifiant la sécurité des autres aux garanties personnelles que la force daignera leur concéder, au moins provisoirement. »

Après avoir rejeté l'idée de la neutralité au cas d'une lutte entre le III^e Reich et l'U.R.S.S. — idée qui est celle d'une partie des milieux de la City — Flandin fit, au nom du pacte entre l'U.R.S.S. et la France « qui est, après tout, héritière de la Révolution de 89 », un appel à la collaboration des dirigeants et des militants du Parti Communiste.

Oui, la France est l'héritière, après tout, de 89, mais une Révolution suppose une contre-révolution. L'homme du Creusot, du Crédit Lyonnais, de la B. U. P., l'homme du Comité des Forges et de Wendel qui joua lors de la dernière crise ministérielle le rôle essentiel, a compris et un voyage à Berlin a achevé de lui ouvrir les yeux : les nobles émigrés eurent Turin, Coblenz, Hambourg et Londres; les capitalistes des trusts, les plus réactionnaires, ont Rome, Berlin, Salamanque et Tokio. Hitler sait cacher ses buts impérialistes sous une idéologie anti-communiste et anti-démocratique et, d'ailleurs, quel esprit « national » peuvent avoir les Schneider, liés amicalement à Guillaume II, les De Wendel dont, en 1914, l'un siégeait au Parlement français et l'autre au Reichstag, les Finaly, venus de Hongrie pour commander à nos finances? Tout doit être fait pour que la France reste le terrain de chasse réservé aux 200 familles. Les émigrés disaient que les droits de la noblesse étaient sacrés et que la reconquête de ces droits valait bien des sacrifices territoriaux; pourquoi voudrait-on que la classe dominante capitaliste tienne, aujourd'hui, un autre langage? M. Flandin l'a compris, c'est pourquoi il soutient la politique de Chamberlain, c'est pourquoi, écho fidèle de Goebbels, voix de son maître, il attaque Moscou, le Komintern, le Front Populaire, alors qu'il ne s'agit, en fait, que de défendre le droit illimité d'exploiter les masses travailleuses.

Et il nous plaît, maintenant, d'évoquer le grand Flandin Pierre-Etienne « petit garçon qui, sur les genoux de son grand-oncle le général de 70, écoutait de belles histoires : celle du maréchal Bazaine qui livra Metz plutôt que d'aider le gouvernement républicain de la Défense Nationale (Bismarck avait habilement su jouer de l'épouvantail « République »); celle de M. Thiers à qui le même Bismarck rendit 120.000 soldats prisonniers pour vaincre et massacrer les Communards; celle de ces industriels de Troyes qui, en 71, firent appel au Conseil de guerre allemand pour condamner leurs ouvriers grévistes.

Est-ce donc en vain qu'un ami politique de P.-E. Flandin s'est écrit récemment, dévoilant sa pensée, celle de toute une classe : « Capitalistes de tous les pays, unissez-vous ? »

L. GRIFFOLE.

PIERRE-ETIENNE FLANDIN est un homme grand, très grand; c'est pourquoi il se croit un grand homme, mais il se trompe comme se trompèrent Isidore Lechat et Topaze.

M. Flandin n'est qu'un homme d'affaires qui a toujours confondu les intérêts de l'Etat et ceux des maisons dont il est le représentant plus ou moins avoué; le matérialisme sordide n'est condamnable, en effet, que chez les ouvriers qui veulent voir leurs salaires suivre le cours du bifeack.

Il n'est point sans intérêt de rappeler ici quelques étapes de la carrière financière du Sire d'Avallon. Du 20 janvier 1920 au 16 janvier 1921, Flandin fut sous-secrétaire d'Etat à l'aviation et, en cette qualité, il fut chargé de liquider les stocks de guerre; cette liquidation, il l'accomplit dans des circonstances bien particulières : il forma un consortium de constructeurs auquel il céda à des prix ridiculement bas le matériel que ces mêmes constructeurs avaient vendu et revendirent ensuite à l'Etat à des prix notoirement exagérés.

Si l'Etat, à en croire le rapport officiel Delthil, perdit près d'un milliard à cette combinaison, Pierre-Etienne Flandin, lui, y gagna de nombreux clients : Bréguet, Blériot, Farman, Latécoère apprirent à connaître le chemin de son cabinet d'avocat, car quoi de mieux, pour ces firmes, que d'avoir un homme de loi qui soit en même temps un député influent, actif, et dont l'idéalisme, proclamé bien haut, masque un sens aigu des affaires, surtout véreuses.

Flandin, donc, s'intéressa à l'aviation, parce que l'aviation s'intéressait à lui. Bientôt, passant de la construction à la navigation, on le vit avocat-conseil de l'Air-Union, de l'Aéropostale, de presque toutes les compagnies aériennes. S'il y avait eu une justice, sa carrière politique se serait arrêtée là, car, un jour, le scandale éclata. Scandale que Flandin, lui-même, a oublié : celui de l'Aéropostale.

Type et prototype des grands bourgeois parlementaires, il avait utilisé son influence en faveur de cette compagnie que dirigeait Bouilloux-Lafont; ainsi Raoul Péret soutint Oustric et Chiappe, « poursuivit » Stavisky. Flandin s'en tira parce que trop de gens et de journaux avaient touché de l'Aéropostale des subventions plus ou moins déguisées, parce qu'aussi il eut l'audace d'accuser certains de ses accusateurs. Et par 485 voix contre 18, la Chambre vota la confiance au gouvernement, la confiance pour étouffer le scandale. Doriot, qui, n'ayant point encore d'accointances avec Laval, n'avait point trouvé de termes assez vifs pour flageller Flandin.

Blanchi — comme une fille — par ses collègues, le député de l'Yonne allait poursuivre sa carrière suspecte et glorieuse. Voici, par exemple, une petite affaire qui caractérise bien sa manière. Le 19 septembre 1931, le journal *Le Matin* publiait une déclaration de Flandin, alors ministre des Finances, déclaration recueillie par M. Sauervein, qui la résumait ainsi : « Après avoir exposé les causes et le caractère de la crise qui sévit sur les marchés, il (Flandin) dit sa foi dans la livre sterling. » Deux jours après, le 21 septembre, la Banque d'Angleterre abandonnait l'étalon-or. Manque de compétence de Flandin, me dira-t-on, ce qui serait d'ailleurs leur le condamner; non, nous connaissons à Flandin trop d'attaches britanniques dans les banques, dans la presse, au Board of Trade, pour admettre cette excuse, mais consultez un peu les cours et vous constaterez qu'alors une bizarre mais fructueuse opération fut opérée sur la rente 4 % 1925 à garantie de change. Certes, nous ne doutons point du noble idéalisme qui



Photo Willy RONESS



PRINTE

Voici donc les longs jours, lumière, amour, clarté !
 Voici le printemps ! mars, avril au doux soleil,
 Mai fleuri, juin brûlant, tous les beaux moments !
 Les peupliers, au bord des fleuves endormis ;
 Se courbent mollement comme de grandes âmes ;
 L'oiseau palpite au fond des bois tièdes et roses ;
 Il semble que tout rit, et que les arbres
 Sont joyeux d'être ensemble et se disent
 Le jour naît, couronné d'une aube fraîche et tendre ;
 Le soir est plein d'amour ; la nuit on croit entendre,
 A travers l'ombre immense et sous le ciel
 Quelque chose d'heureux chanter dans l'air.

V. HUGO.

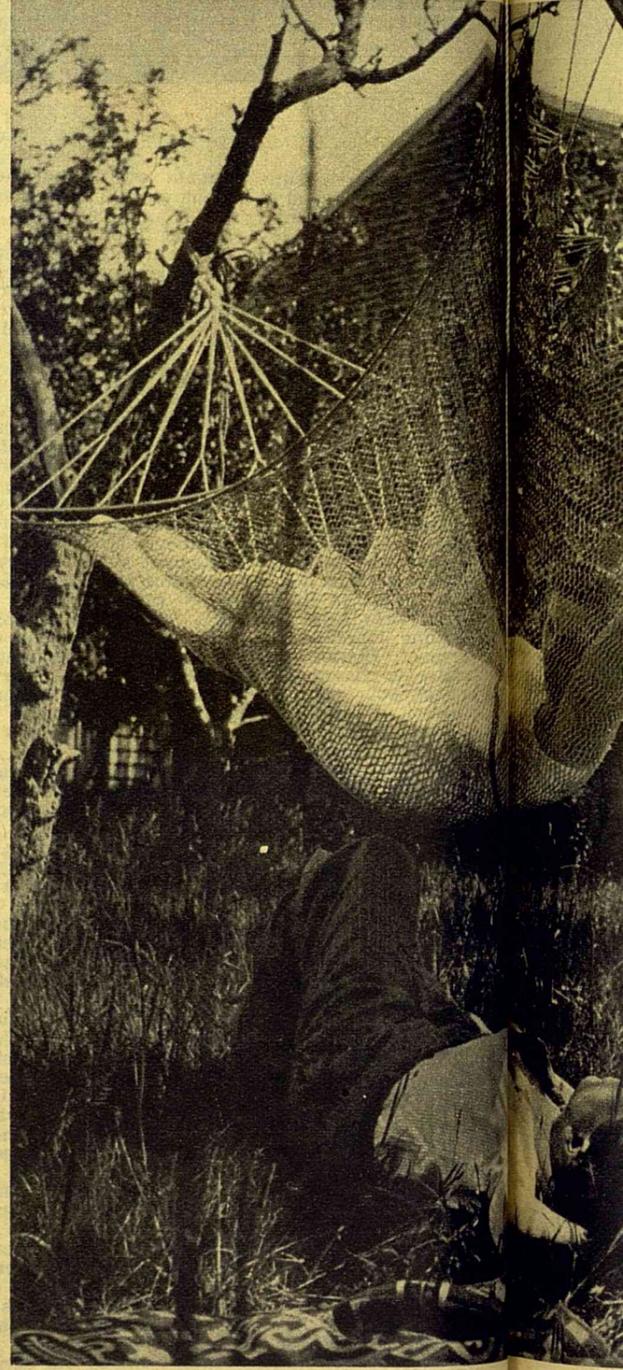


Photo A. L. I.

TEMPS

ère, am...
au dou...
s beaux...
es end...
de gran...
tièdes...
s arbres...
ne disen...
be fraî...
uit on cr...
us le cie...
er dans...
HUGO.



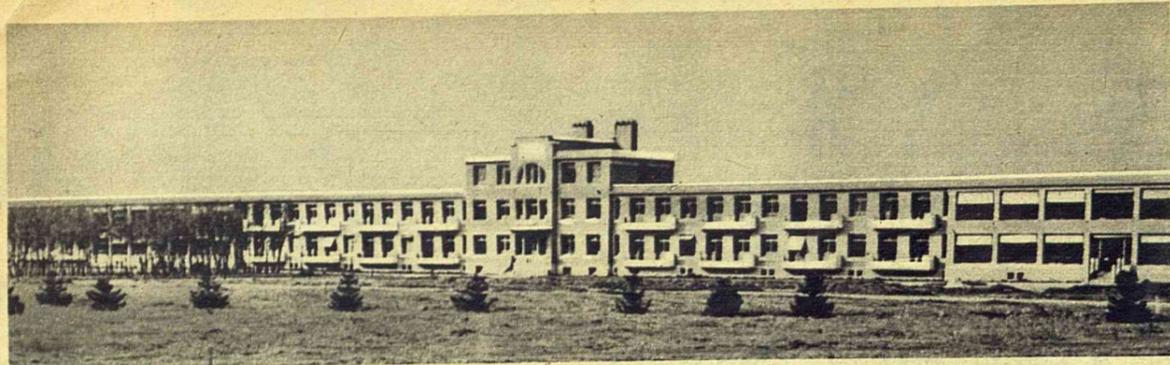
Photo MANNABERG



Photo Nora DUMAS



Photo PAPILLON



R E T O U

Une vue générale du sanatorium de Dreux

1. Façons

IL faut, coûte que coûte, les soigner sans le moindre retard, rassurer tout de suite ceux qui passent indûment pour tuberculeux, prendre les autres par la main là où ils se terrent, repliés dans leur souffrance, pour les remettre au médecin qui, dans des conditions rigoureusement déterminées, se chargera de les guérir.

Combien de fois, depuis des semaines que je fréquente, dans les dispensaires, les hôpitaux et les sanatoriums, les médecins et leurs assistantes sociales — celles-ci étant plus spécialement chargées du dépistage des malades à domicile — combien de fois n'ai-je pas entendu parler de cette course de vitesse qu'il faut mener contre le fléau tuberculeux, et gagner pour sauver des milliers de vies humaines ?

C'était ce que me disait l'autre jour le docteur Rist, membre de l'Académie de Médecine et vice-président du Comité national de Défense contre la tuberculose :

« Le devoir absolu de l'individu qui tousse, qui maigrit, qui s'aperçoit qu'il a de la fièvre, ou est essoufflé, qui a une douleur dans la poitrine, me déclarait Mr Rist, est d'aller voir le plus précocement possible un médecin en qui il ait toute confiance et qui l'examine d'une façon complète, examen des crachats et radiographie compris ».

Le dispensaire Léon-Bourgeois, où m'accueillit Mr Rist, est inclus dans l'enceinte de l'hôpital Laënnec. Pour gagner le bureau du maître, j'avais traversé une salle carrelée où, assis sur des bancs devant le buste de Laënnec, ce père de l'auscultation à qui ils ne savent pas tous ce qu'ils doivent, une cinquantaine de patients des deux sexes attendaient que les infirmières les appellent.

Si quelques-uns ne semblaient présenter aucun stigmate du mal qui, pourtant, devait habiter en eux, trop de visages émaciés, aux yeux caves et brillants de fièvre, aux pommettes inquiètement rosées, signalaient de malheureux retardataires sur la poitrine de qui les médecins poseraient des têtes découragées.

— Deux mois que j'attends d'être envoyé dans un sana ! faisait l'un d'eux. Avec leurs démarches interminables, les enquêtes et les contre-enquêtes, on a dix fois le temps de claquer !

— Deux mois, ce n'est pas beaucoup, disait un homme exténué, moi, ça fait trois et je ne sais toujours pas quand je partirai.

J'avais encore la tête farcie des chiffres que les administrations m'avaient fournis sur « l'admirable » organisation anti-

tuberculeuse : 73 dispensaires ayant donné, dans la Seine, près de quatre millions de consultations gratuites depuis 1925 et, répartis à travers la France, 179 sanatoriums réservés aux tuberculeux pulmonaires, 55 aux tuberculeux osseux ou ganglionnaires, plus 255 préventoriums.

Manqueroions-nous donc de place dans les sanatoriums ? Nullement, répond l'administration, puisque nous y disposons de 24.000 lits dont plus de 3.000 sont actuellement vides.

Je vous dirai bientôt pourquoi les tuberculeux mettent si longtemps à atteindre les lits qui les attendent. Ecoutez d'abord l'histoire de Bouffard, tuberculeux qui, loin du sanatorium, mourut pour avoir voulu sauver les siens et leur communiqua son mal.

C'est sa veuve qui me la raconte. Je la trouve à l'hôpital Laënnec avec un bébé dans ses bras et un autre blotti dans les plis de sa jupe.

Bouffard avait 26 ans, était plombier de son état et demeurait rue de Crimée. Un jour, il cracha du

« raisin » et se présenta dans la semaine à la consultation antituberculeuse de l'hôpital Beaujon, où, après radiographie et examen microscopique de ses crachats, on lui proposa de l'inscrire en vue de son admission au sanatorium de Champcueil.

— Et ça demandera combien de temps ?

— Le temps qu'il faudra ! répondit-on.

— C'est que, dit Bouffard, ma femme est enceinte de six mois, nous avons déjà un enfant, et j'ai peur de contaminer tout mon monde !

Son cas était particulièrement intéressant, l'administration s'occupa activement du plombier, et, trois semaines plus tard, il était appelé au Centre de triage pour apprendre qu'il serait dirigé sur Champcueil le lendemain.

Ci-dessous : Des jeunes gens se rendent visite. Ensemble, ils causent de leur guérison proche et de la vie qui renaîtra bientôt pour eux.



Au sanatorium de Dreux, un groupe de femmes faisant leur cure de plein air.



Ci-dessus : Toujours au sanatorium de Dreux, des hommes suivant le traitement.

A droite : Deux infirmières, à l'aide du microscope, cherchent à déceler la présence du terrible B. K.

On lira la suite de l'intéressante enquête de Jean Perrigault dans notre numéro du 14 avril.



Ci-dessus ment un

Le sana spacieux deux am

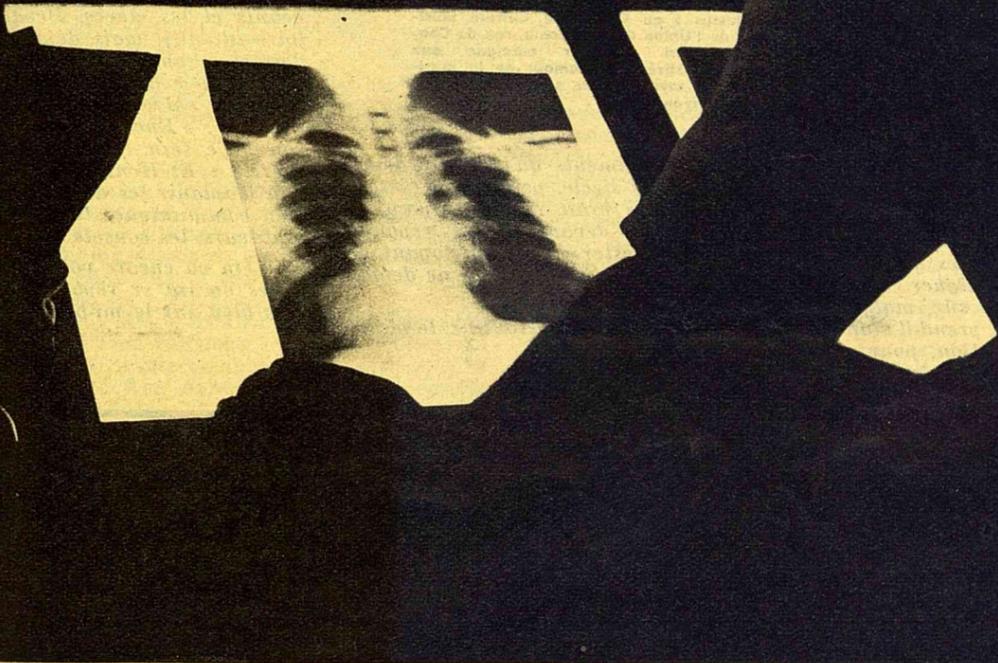
Faisons-nous ce qu'il faut

pour nos TUBERCULEUX ?

par Jean PERRIGAULT



Un des aspects les plus émouvants du sanatorium. Des enfants naissent de nouveau à la vie.



Ci-dessus : Le docteur examine attentivement une radiographie sur la table lumineuse.

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE de A. LEVEILLÉ.

— Merci, dit l'homme, et maintenant il va falloir que nous fassions les pièces pour ma bourgeoise. Nous n'avons pas d'économies et dans l'état où elle est, elle ne peut pas travailler. A combien montera l'allocation qu'on lui versera pendant que je serai au sana ?

— Mais, il n'y a pas d'allocation !

— Comment voulez-vous que je laisse ma femme sans ressources ?

— La loi est mal faite, mon pauvre ami, mais aucune allocation n'est accordée à la famille dont le soutien est en traitement sanatorial.

— Dans ces conditions, déclara Bouffard, je ne pars pas !

— Vous avez tort !

Le plombier s'entêta et continua sa profession tant bien que mal. Un jour, pris d'un étourdissement, après une quinte de toux, il tomba d'un cinquième étage sur le trottoir et se tua net. Un fait divers. Et peut-être valait-il mieux qu'il en fût ainsi, car, devenu inguérissable pour avoir trop longtemps attendu, Bouffard eût été, au sanatorium, un de ceux, trop nombreux, qui n'en sortent qu'entre quatre planches !

Sa femme venait d'accoucher à Tenon le jour qu'on l'enterra. Les infirmières visiteuses s'occupèrent d'elle, la firent examiner par un spécialiste: la malheureuse était devenue tuberculeuse.

Elle rentra chez elle. Ce n'était pas tout à fait un taudis qu'elle habitait, mais un logement ouvrier modeste, avec de ces meubles banaux qu'on achète à tempérament quand on est jeune et plein de santé. L'infirmière lui rendit de fréquentes visites.

— Mme Bouffard, lui dit-elle un jour,

je crois qu'il est grand temps pour vous de demander votre admission dans un sanatorium !

— Et mes enfants ? gémit la femme.

— Ne vous inquiétez pas de vos enfants: nous les mettrons dans un préventorium et, quand vous reviendrez guérie, vous les trouverez mieux portants !

— Et mon loyer ?

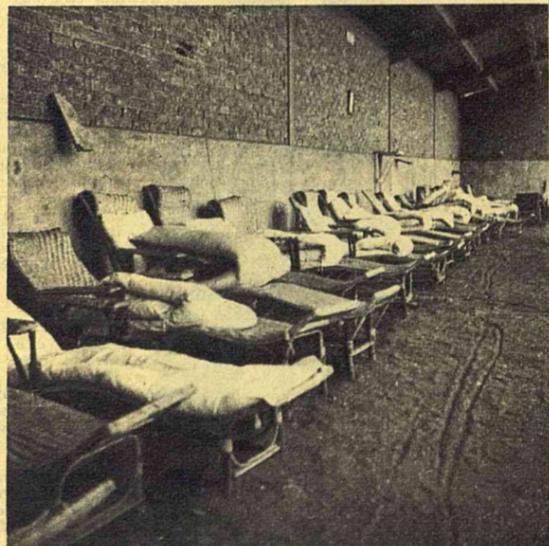
L'infirmière attendait cette question avec angoisse.

— Et mon loyer, et mon mobilier qu'on va me reprendre ? continua la malheureuse. Malgré mon mal, je fais des travaux de lingerie et j'arrive à peu près à les payer. Qui paiera mon terme, si vous me prenez en sana ? Le propriétaire m'expulsera. Laissez-moi donc tranquille, mademoiselle !

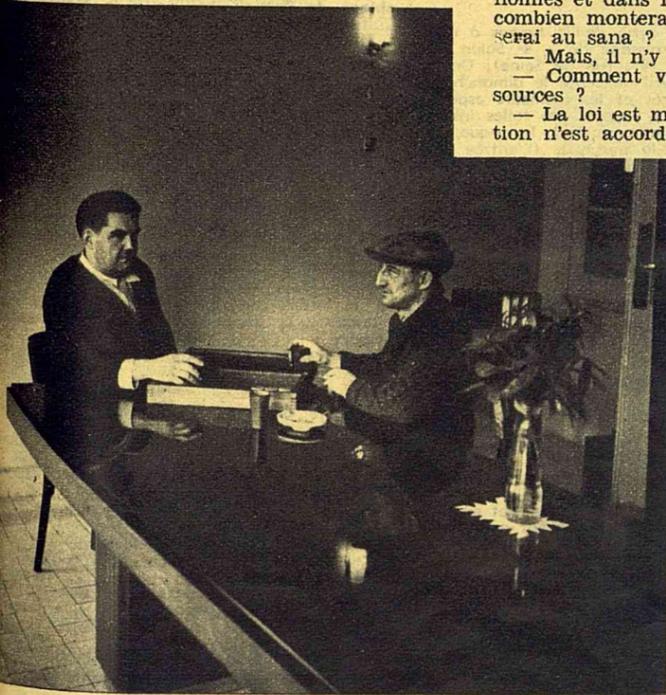
L'infirmière fut cependant si persuasive que Mme Bouffard alla dès le lendemain à la consultation. Dans les délais normaux elle était dirigée vers le sanatorium d'Angicourt, cependant que ses deux enfants étaient admis au préventorium d'Yerres.

(Voir suite page 22.)

Tous les sanatoria ne sont pas conçus dans un louable respect de l'hygiène. Voici au sanatorium de Brévanes, la cour des femmes, triste et enfumée par une usine proche.



Toujours au sanatorium de Brévanes, la cure d'air se résume parfois à une cure de poussière noire.



Le sanatorium de Dreux possède une salle de jeux spacieuse et agréable. Sur notre photo, nous voyons deux amateurs de jacquet s'affrontant en une fraternelle partie.

LES ARTS

La MUSIQUE et les OUVRIERS

On a toujours chanté en France et on chantera toujours ! affirme le maître Henri Radiguer. Seulement, l'affirmer ne suffit pas. Il faut encore le prouver. Et Henri Radiguer le prouve en formant des générations de chanteurs. Dans le grand public, on ne prête pas assez attention à ce travail patient, discret, permanent, ennoblissant. Travail accompli essentiellement au service du peuple !

Regards a parlé dernièrement du cercle de peinture de l'Union des Syndicats. Dans le même vaste et clair local, rue de Chabrol, se trouve le Centre de culture musicale, initiative admirable, dont on ne saurait trop féliciter l'Union des Syndicats et les deux dirigeants, Henri Radiguer, de la Fédération Musicale Populaire, professeur au Conservatoire National, et Peters-Rosset, fougueux animateur de la Chorale Populaire de Paris.

Déjà existent des chorales de métallos, de couturières, d'employés d'hôtels-bars-restaurants-cafés, ainsi qu'un orchestre inter syndical; déjà se créent des ensembles d'accordéons, harmonicas, mandolines, etc.; déjà des voix affadies, enroutées ou vulgarisées par les tinorossades dont on les gave, se dégagent et s'affinent déjà les travailleurs, avec cette réceptivité qui est la leur, perfectionnent leurs goûts et leurs exigences.

Et pendant que Peters-Rosset, avec son tempérament habituel, dirige les choristes, les secoue, les encourage, les rudoie fraternellement, Henri Radiguer leur inculque les éléments du solfège. Il ne s'agit pas seulement là d'apprendre à chanter, ni même à bien



Ci-dessus : au Centre de Culture musicale de l'Union des Syndicats, rue de Chabrol, Henri Radiguer enseigne aux ouvriers attirés par l'amour de la musique, les mystères du solfège qu'il sait rendre vivants.

chanter, mais d'éveiller et développer le sentiment musical dans les milieux qui en ont été privés jusqu'à présent. Est-ce une tâche ingrate ? Il faut croire que non, en constatant la vitalité, l'allégresse avec laquelle l'accomplit un Henri Radiguer. Chaque semaine, il réunit des ouvriers qu'attire la musique, sans qu'ils aient jamais eu le loisir d'en faire. On en voit en veste de cuir, en casquette, jeunes gars solides et souriants. Henri Radiguer est le plus jeune de tous à coup sûr, malgré ses cheveux blancs ! Où prend-il tant de chaleur, tant d'animation, pour ensei-

gner les rudiments qu'il répète depuis un quart de siècle, peut-être ? C'est là le secret des vrais maîtres. Quand on s'en étonne devant lui, il répond : « Peut-on rester passif en voyant ces visages tendus, ces gars qui ne demandent qu'à apprendre ? »

Cette horreur de la routine, le maître l'inspire aux élèves :

« Je vois qu'il y a des gars qui se laissent entraîner par les copains, alors qu'ils pourraient les entraîner eux-mêmes ! Allons, répétons cela. Un peu plus vite ! On commence à quel temps ? Au troisième ? C'est bien. Et sans traîner ! Donc, deux temps pour rien : un, deux... Vous voyez, ça commence à se débrouiller ! »

L'auditeur enfonce sa deffe, tâche de suivre...

« Ça y est, vous avez trébuché ! Je savais bien que vous trébucheriez. Pourquoi ? Qui d'entre vous le sait ? Bon ! C'est donc bien compris ? Recommençons ! »

Peu à peu, les acquisitions s'accumulent. On déchiffre de mieux en mieux, on trébuché de moins en moins, on distingue le mode majeur du mineur, on sait ce que sont les enharmoniques, les tons relatifs, et on est introduit sans tambour ni trompette dans la polyphonie. Ainsi sont préparés les membres des chorales et des orchestres populaires, qui apporteront ici et là des connaissances solides et le goût de la bonne et saine musique.

Le temps passe vite à ces cours musicaux. Pas un instant ne faiblit le contact vivant, cordial, entre les dirigeants et les élèves. Devant un auditoire attentif, mais déjà éprouvé par l'effort supplémentaire fourni après une journée de labeur, Peters-Rosset, toujours entraînant, toujours ardent, implore : « Encore une fois cette chanson ! Ce sera la quatorzième et dernière ! » Et Henri Radiguer, qui a le don d'aplanir les difficultés musicales, d'en communiquer le maniement à ses auditeurs, les console :

— On va encore voir le mi-bémol, et après on ira se reposer. On se repose très bien sur le mi-bémol !...

Juliette PARY.

VOIR

LIRE

ENTENDRE



LE THEATRE

CAPTAIN SMITH au Rideau de Paris

Fondé depuis bientôt dix ans, le Rideau de Paris a démontré brillamment qu'il existe en France de nombreux auteurs dramatiques susceptibles de rajeunir le théâtre.

Sous la direction fervente et avisée de Marcel Herrand et Jean Marchat, cette compagnie d'avant-garde s'est plus particulièrement illustrée dans le genre de la comédie-farce. Tous les amateurs de théâtre se souviennent du fameux « Coup de Trafalgar » de Roger Vibrac, qui avait ouvert la porte à un mode comique véritablement nouveau.

La pièce de Jean Blanchon : « Captain Smith » que le Rideau de Paris vient de monter au Théâtre Isola (rue Louis-le-Grand) est, elle aussi, une farce moderne qui procède d'un comique neuf.

Disons tout de suite qu'elle est charmante. On l'écoute avec un plaisir constant, cependant qu'on en admire à la fois la solide construction et le dialogue délicat. Le Captain Smith ne cache pas sa fierté d'être un officier de la marine marchande américaine. Il est magnifique et plein de galons. Vanité des vanités. Pendant une croisière, il laisse sa femme en compagnie d'un docteur psychologue, qui soigne un jeune crétin. La jeune femme est ravissante. Cela suffit à rendre intelligent le jeune crétin qui, en revanche, lui fait un enfant. Le psychologue aura d'abord quelque mal à faire comprendre au Captain Smith, retour de croisière, qu'il est devenu père par la toute-puissance de son exceptionnelle volonté. Mais cette explication, bien que difficile d'abord à avaler, finit par combler la vanité du capitaine. Il s'en montre enchanté à la fin de la farce.

Marcel Herrand a trouvé un rôle excellent dans celui du médecin. Etienne Decroux est un fameux capitaine et Emile Rosen un matelot-clown de première classe. Mmes Michèle Alfa, Annie Cariel, MM. Risch et Dock sont remarquables.

François DRUJON.

La nouvelle pièce de Paul Vialar « Probadjong » que vient de monter le Théâtre des Arts a pour interprètes : Mmes Andrée Servilanges, Laura Diana, Dufranne; MM. Guisot Dorléac, Monteux, André Moreau, Corne, Fabry, Daurand, Ziesse, Moor, Lemarguy, Berger, etc... La mise en scène est de André Moreau et les décors de Pierre Marquet.

La grande cantatrice française et vedette américaine Lily Pons, qui viendra prochainement en France chanter au profit des vieux comédiens de Pont-aux-Dames.

VARIETES

QUE VOIR ?

- ◆ Les spectacles du cirque Medrano et de l'A. B. C.
- ◆ Les attractions dans les cinémas.
- ◆ Les revues de Mogador, du Casino, des Folies-Bergère.
- ◆ Lyne Clevers et Gaby Basset dans la Revue de Bobino.

COURRIER

Elle serait vraiment médiocre, de texte et de présentation, cette Revue de Bobino, tant annoncée, si la vedette n'en était Lyne Clevers, aujourd'hui classée parmi les trois plus grandes vedettes du tour de chant. A ses côtés, la charmante Gaby Basset fait aussi ses preuves de comédienne spirituelle et de fantasiste pleine de « piquant ».

C'est le samedi 2 avril, de 21 heures à minuit, qu'a lieu le vernissage du « 4^e Salon de la Piste à l'Ecran » (51, rue de Seine). On y verra, du 2 au 15 avril (excepté le dimanche), les plus grands maîtres et les meilleurs espoirs de la jeune peinture et exposer des toiles inspirées par le théâtre, le music-hall, le cirque, le cinéma, la danse et la musique. (L'entrée est gratuite.)

On peut actuellement applaudir dans le nouveau programme de variétés de l'A.B.C. la fantasiste Parisys, qui vient de faire avec un grand succès sa rentrée dans le tour de chant, les Berry Brothers, fameux excentriques noirs que nous révéla cet été à Paris le Cotton Club de New-York, et Charles Trenet, qui interprète au piano ses propres œuvres, dont « Y'a d'la Joie ». Jeune artiste, mais déjà grand artiste, Charles Trenet s'est surnommé lui-même « Le Fou chantant ».

MUSIQUE

LES DISQUES DE LA SEMAINE

- ◆ Collège Stamp et Harlem Swing, par Ph. Brun et son orchestre (Swing, 15).
- ◆ La première face de ce disque est un régal d'un bout à l'autre. Sur une batterie d'un entrain et d'une invention que rien ne met en défaut, les différents solistes se lancent avec bonheur. L'élan du saxo, qui ne peut être que Combe, est d'un style impeccable. L'ensemble a un swing magnifique. Au verso, l'air se brouille, l'orchestre (surtout les trombones) établit une atmosphère jungle, d'un contraste frappant avec le jet violent des improvisations. Intervention de Django Reinhardt à la guitare d'une surprenante fraîcheur. Le tout est d'un grand caractère.

◆ I ain't got nobody et Baby won't you please, par Bill Coleman et son orchestre (Swing 14). Ici la richesse est telle que l'on écoute de confiance, sans suivre. Quelle assurance, chez le grand trompettiste, pour exposer le thème, quelle aisance transparente et comme enjouée dans ses variations. Il semble d'ailleurs que Bill Coleman ait communiqué cette assurance et cette facilité à tous ses partenaires, qui sont, il faut le dire, de premier ordre. C'est ainsi que D. Reinhardt paraît plus à l'aise ici que dans le disque précédent. Ces deux faces s'achèvent sans qu'on les ait vu passer.

LES EXPOSITIONS

Au Comité des Loisirs populaires, 1, rue de 4-Septembre, on peut aller voir une remarquable Exposition de photos d'amateurs, organisée par la jeune et très active Fédération photographique du Travail, affiliée à la Maison de la Culture.

Photos de métiers, d'enfants, de bêtes, d'arbres et de nuages, toutes vivantes, pleines de lumières et d'ombres. Toutes seraient à citer, toutes méritent des éloges.

Une très intéressante exposition qu'il faut aller voir, une heureuse initiative à encourager et dont on se le dès maintenant : une belle réussite.

Dans une salle voisine, le Comité des Loisirs Populaires expose de très jolies photos lauréates d'un concours de « photos de vacances » qu'il a organisé.

Pour ces deux expositions l'entrée est libre.

◆ A la Section des Métaux du 15^e arrondissement, 22, rue des Bergers, a lieu une remarquable exposition de livres, de journaux, de photographies, de documents représentant toute la littérature antifasciste et illégale allemande : lutte dangereuse et admirable pour la liberté.

L'entrée de cette Exposition est gratuite.

L. D.

PRENEZ VOTRE CONGÉ

en MAI ou en JUIN

tant. Mais savez-vous la douceur, l'exquise douceur des belles journées de mai ou de juin, quelque part justement du côté de vos Alpes, de vos Pyrénées, de votre Midi que vous ne voulez connaître ou que vous ne connaissez qu'en plein milieu de l'été. Mai, c'est le mois des violettes, des lilas, des parfums, des fleurs partout, des prés, des oiseaux, du blé qui lève, des jardins et des jeunes qui vont plus nombreux par les chemins, sac au dos, en chantant, parce que l'air est tiède et frais tout à la fois et qu'il fait bon marcher dans la campagne à son plus beau moment.

Et, parce que l'on ne sait pas assez qu'il est délicieux de se reposer à cette époque de l'année, les régions les plus pittoresques sont au mois de mai et juin à peu près vides de touristes.

Au mois de mai, au mois de juin, vous pouvez partir dans les meilleures conditions : conditions de confort et de prix. Les hôtels n'ont personne ou très peu de monde : les prix de séjour sont peu élevés et l'on vous donne, à vous qui arrivez avant tous les autres, à des conditions beaucoup plus avantageuses, un confort que vous ne pouvez pas exiger en août et septembre, voire même en juillet.

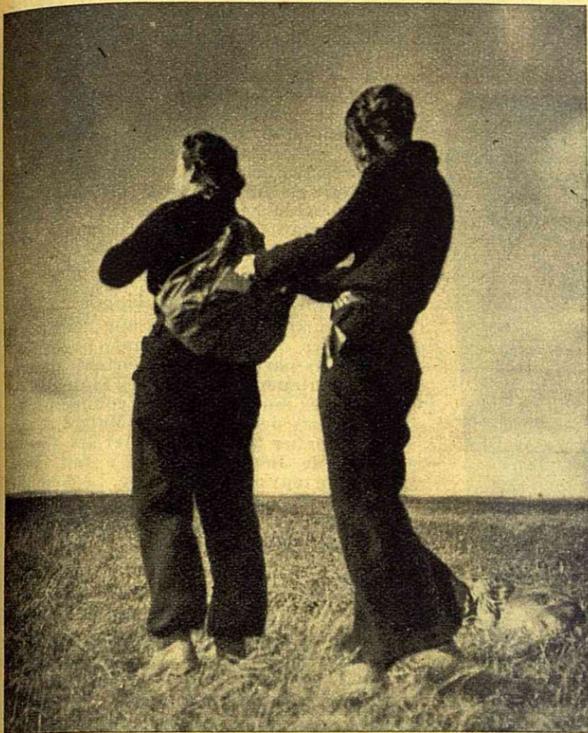
Il faut que vous vous rappeliez l'énorme affluence lors des congés, l'année dernière. Tout le monde est parti au même moment : un encombrement invraisemblable dans les gares, dans les hôtels, partout, un véritable embouteillage en ont résulté. Les gens qui étaient partis sont revenus souvent assez furieux, mécontents, ne sachant plus très bien à qui s'en prendre. Dans une certaine presse on s'est empressé de crier : « A l'erreur ! Au désordre ! A la gabegie ! ». Nous pouvons dire aussi que certains personnages jubilaient qui avaient à dessein licencié tous ensemble trente ou quarante mille ouvriers de la Région Parisienne. Et ce désordre qu'ils avaient systématiquement organisé ils le mettaient fort complaisamment sur le dos des lois sociales — ces pelées — et des organisations ouvrières et de loisirs.

Cette année, il ne faut pas que ces messieurs se donnent cette même petite joie.

Pour cela, il est absolument indispensable que l'on obtienne à l'usine, à l'atelier, au bureau, au magasin, l'échelonnement des vacances de mai à septembre.

Vous devez pouvoir partir dès le mois de Mai !

J. ROIRE.



NOUS vous avons dit l'autre semaine : Ecrivez-nous, demandez-nous sur telle ou telle région de France les renseignements les plus divers : altitude, orientation, climat ; moyens de communications, les belles promenades à faire et les châteaux et les vieilles églises à visiter ; les hôtels, les auberges...

Ensemble, nous allons trouver le lieu de vacances idéal, celui qui vous convient : dans la montagne, quelque part en Savoie ou dans les Pyrénées, à la mer, en Auvergne, ou dans la plaine aux douces rivières.

Mais, à quel moment, comptez-vous prendre vos vacances ? Y avez-vous au moins songé ? — Août ? Septembre ? Vous avez choisi déjà et c'est dans le courant de l'un de ces mois que vous partirez ? Pourquoi voulez-vous partir aussi tard ? Vous allez répondre — et cela n'est point faux — que l'été est à ce moment là fort pénible et que, quitter le bureau, l'atelier, voilà qui est vraiment très agréable, bien reposant, infiniment reconfor-



LE ROI DES LOUFOQUES

VEUT-ON s'évader des soucis quotidiens que nous apportent l'existence et les événements ? Alors, écoutons Pierre Dac.

C'est le Charlot du micro, entendez le Charlot première manière, qui provoquait le rire par sa seule apparition et avant même d'avoir bougé. Au micro, bien entendu, il ne s'agit pas de bouger, mais de parler. Dès que Pierre Dac ouvre la bouche, on se met à rire sans savoir pourquoi. On n'attend même pas la fin de la phrase, on rigole de confiance.

Il est loufoque avec esprit, ce qui est beaucoup plus difficile qu'on ne le suppose. La preuve en est que ses imitations, réunis en un club qu'il préside, n'arrivent que très rarement à nous déridier.

Pierre Dac : le gentleman dérideur. Mistinguett devrait faire une cure de Dac : au bout d'un mois, elle aurait le visage aussi poli qu'un sous neuf.

Vous connaissez ses « pensées » ? En voici une : — On dit toujours que deux et deux font quatre. Eh bien, c'est faux : trois et un font quatre aussi... C'est idiot, mais dit par lui, ça fait rire.

Une anecdote authentique : Nous étions plusieurs amis réunis chez moi quand la radio annonça :

— Vous allez entendre le discours d'Hitler. Nous écoutâmes la traduction de cette harangue, puis reprîmes notre conversation sans plus nous occuper de la radio.

Soudain mon gosse s'écria :

— Oh ! ce qu'il est rigolo, cet Hitler !

Interloqués, nous prêtâmes l'oreille et reconnûmes... Pierre Dac ! Il avait, sans que le gosse y prit garde, succédé au Führer. Inutile de dire que, loufoquerie pour loufoquerie, nous préférons de beaucoup celle du joyeux Parisien.

◆ Soirée des chansons à succès à Radio-Cité. Une chanteuse dont nous n'avons pas entendu le nom, a poussé *Le fanion de la Légion*. Nous aimons mieux : *Avec les pom-pom...*

◆ Radio-Paris a retransmis jeudi soir le spectacle du Théâtre royal de l'Opéra de Rome. On donnait *Le Barbier de Séville* avec Tito Schipa. Il y avait de quoi être chipé ! Ah ! si toutes les voix que l'on entend de Rome étaient comme celle-ci !... Cette émission merveilleuse m'a fait penser au réconfort qu'apporte la radio aux exilés italiens. Grâce à elle, ils n'ont pas perdu tout contact avec leur beau pays. Mais quelle nostalgie quand la radio s'est tue ! A propos, les amateurs italiens qui parlent devant le micro sont-ils admis à dire bonjour à leurs parents et amis lointains ? Quelle joie ce serait pour les émigrés s'ils pouvaient reconnaître la voix des leurs ! Mais le Duce doit se méfier !

◆ Concours de candidates reporters à Radio-Cité. Sujet : Interviewez Jean Granier et Jean-Jacques Vital. Les concurrentes y sont allées avec allégresse. Les deux Duranton, un tantinet mis en boîte, en étaient démontés ! « Comment êtes-vous venu à Radio-Cité ? » a demandé une ingénue à J.-J. Vital. « Heu ! Heu... Le hasard... la chance... » Et aussi, mais ça il ne l'a pas dit, le fait que son papa, M. Léviton, a quelques intérêts à ce poste... Rendons cette justice à J.-J. Vital que cela ne l'empêche pas d'en mettre un sacré coup.

◆ Une concurrente dans le feu de son improvisation commençait à dire des choses très justes sur les dictateurs de Rome et de Berlin. Epouvanté, Jean Granier la remit sur le bon chemin. « Pas de politique ! » (traduisez : pas d'histoires !)

◆ Excellente critique dramatique de Pierre Bost à la radio d'Etat. J'ai pu contrôler, le soir même, que tout ce qu'il avait dit du *Chapeau de Paille d'Italie* à la Comédie-Française était frappé au coin du plus pur bon sens.

◆ A Radio-Paris, le dimanche, présentation originale des programmes de la semaine : avec échantillons des morceaux annoncés, comme au cinéma quand on donne des extraits du prochain film. Excellente Idée, mais un peu trop long.

L'AUDITEUR X.

LOISIRS POPULAIRES DE LA SEMAINE DU 1^{ER} AU 7 AVRIL

SPECTACLES ET CONCERTS :

Vendredi 1^{er} Avril, à 21 h. 30, à Lutetia : Grande Fête du Printemps et Bal de la Fédération des Loisirs Populaires.

Samedi 2 Avril, à 17 h., au Théâtre Sarah-Bernhardt : « Les Concerts Symphoniques du Peuple ». Places : 5 à 10 fr.

Jeudi 7 Avril, à 14 h. 45, au Théâtre Sarah-Bernhardt, par le Théâtre du Jeune Spectateur : « Les Contes d'Andersen ». Places de 3 à 6 francs.

BALADES ET RANDONNEES :

Dimanche 3 Avril. — Excursion des Amis de la Nature dans les Bois du Chesnay. Rendez-vous Gare Saint-Lazare à 7 h. 30. Train à 8 h. 11 pour Mantes-Gassicourt. Billet 19 francs.

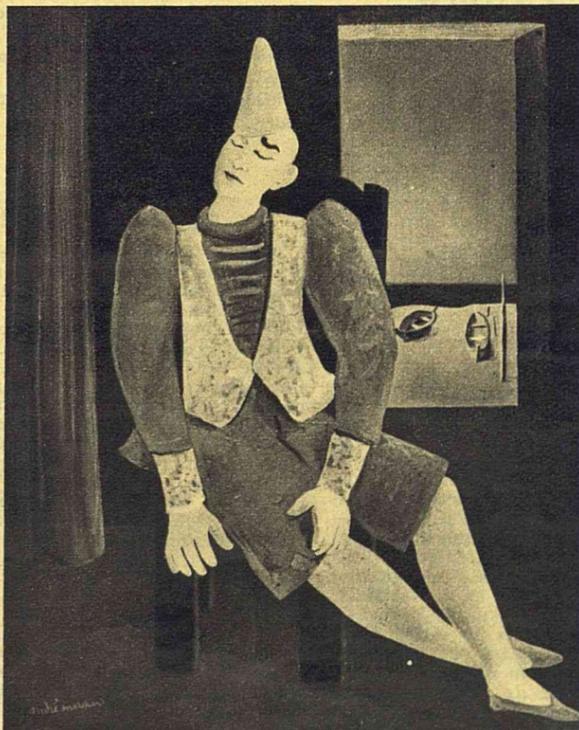
Dimanche 3 Avril. — Sortie cyclotouriste des Amis de la Nature sur Marines. R.V. porte Maillot 7 h. 15, départ 7 h. 30. Courbevoie, Val-Notre-Dame, Maisons-Laffitte, Conflans-Sainte-Honorine, Cergy, Osny, Ableiges, Marines (déjeuner). Retour : Bréançon, Montmorency, Porte de la Chapelle (85 km.).

VISITES DE MUSEES, CONFERENCES, ETC....

Samedi 2 Avril, à 14 heures : Conservatoire des Arts et Métiers : La Préhistoire du Cinéma. Accueil par M. Loiseau, Conservateur, et Jean Painlevé. Présentation d'un film sur la technique cinématographique. Rendez-vous : 292, rue Saint-Martin, Paris (2^e).

Dimanche 3 Avril, à 10 heures : Louvre : Les Peintres de la Renaissance en France et en Italie. Conférencière : M. Rousseau, attachée au Musée du Luxembourg. Rendez-vous : Porte Denon (face monument Gambetta.) Frais : 2 francs.

« Le clown endormi », une toile d'André Marchand qu'on verra parmi celles de Vertès, Rouault, Van Dongen, Touchagues, Francis Gruber, Roger Carle, etc... au Salon de la Piste à l'Ecran.



Notre service de voyages, excursions, vacances

Regards-Tourisme

est à votre disposition

pour vous renseigner gracieusement

Ecrivez, Téléphonnez, ou encore mieux

venez nous voir

53, RUE DE CHABROL, PARIS

Tél.: Taitbout 56-87

Provisoirement, notre service Tourisme fonctionne de 14 h. à 18 h.

C I N E M A S

LES MEILLEURS FILMS DE 1937

Notre confrère « Pour Vous » a organisé auprès de ses lecteurs un referendum du meilleur film français et du meilleur film étranger de 1937. Huit à neuf mille personnes ont pris part à ce vote.

Une écrasante majorité de 5.603 voix a désigné comme le meilleur film français de 1937 « La Grande Illusion », de Jean Renoir. Un referendum organisé parmi certains critiques avait déjà donné le même résultat. L'unanimité s'est donc faite autour de « La Grande Illusion », qui remporte actuellement le plus grand succès en Angleterre et en Amérique. Jamais sans doute aucun metteur en scène n'a connu chez nous un triomphe aussi total. Ce triomphe a eu comme revers l'envieuse jalousie d'un petit clan d'intellectuels qui s'est ligué avec divers intérêts fascistes pour mener une violente campagne contre la nouvelle grande œuvre de Renoir. Mais on peut être certain que malgré son amplitude, cette campagne n'empêchera pas demain le public de placer « La Marseillaise » au premier rang des meilleurs films de 1938.

Vient après « La Grande Illusion » avec 1.940 voix, « Un Carnet de Bal », occupant une deuxième place que, pour notre part, nous aurions plutôt accordée à une autre œuvre de Duviols, en 1937, « Pépé le Moko ». Sans doute ici le public a-t-il jugé, non le metteur en scène, mais le nombre et l'importance des vedettes. C'est pour la même raison que « Naples au Baiser de Feu », avec le très populaire Tino Rossi, arrive à la 3^e place avec 1.563 voix. Ce film est une œuvre fort honnête, et qui mérite d'avoir un bon rang dans le goût du public.

Pour les films étrangers, c'est « Le Roman de Marguerite Gautier » qui arrive à la première place, avec 4.702 suffrages. Ce vote est, lui aussi, moins un hommage au metteur en scène qu'aux vedettes. Il est de fait que Garbo n'a sans doute jamais été si grande et si puissante que dans cette œuvre, montée par ailleurs avec goût et conscience. J'aurais cependant réservé la première place, pour les films américains, à « Visages d'Orient », qui n'arrive qu'au deuxième rang avec 1.455 voix. Non que ce film soit parfait (Je juge en particulier le scénario de sa deuxième partie fort déplaisant), mais parce qu'à tout prendre il fut, avec ce « Winterset » un peu théâtral, ce que les Américains nous ont donné de plus neuf, l'an dernier. Et j'aurais mis en tête de tous les films étrangers 1937 ce magnifique « Fils de la Mongolie », qui n'a pas eu, par la faute des exploitants, tout le succès qu'il méritait, ainsi que cet autre film soviétique si remarquable à tous égards qu'est « Pierre le Grand ». Dans le referendum de « Pour Vous », viennent en troisième lieu « Capitaines courageux », avec 813 voix; puis « Trois Jeunes Filles à la Page » (auquel je préfère « Deanna et ses Boys »), avec 790 voix.

On peut discuter l'ordre de préférences d'un tel referendum. Sans doute l'historien de demain ne placera-t-il pas dans le même rang tous les films qu'admirent aujourd'hui les lecteurs de « Pour Vous ». Mais tous ces films placés au premier rang sont, à tout prendre, des films de qualité. « Les Perles de la Couronne » et autres Sachaguitries, « Claudine à l'Ecole », les films de M. Francen, les médiocrités où l'on a fait jouer l'excellent Fernandel, les films d'espionnage, les vaudevilles de garnison et les platitudes de M. Lherbier n'ont recueilli aucune voix, ou très peu, dans un referendum où participaient des milliers de spectateurs.

La preuve est faite une fois de plus que le public est sensible à la qualité, qu'il sait la juger aussi bien que les meilleurs critiques indépendants et qu'il méprise ces ragoûts de navets que des producteurs sans conscience prétendent avoir accommodés à la sauce public.

Georges SADOUL.



LES FILMS

LE VOILIER MAUDIT

Un film en couleurs qui raconte les aventures d'un trio d'aventuriers, qui cherchent des perles dans les mers du sud et y trouvent la mort. Comme « clous » un typhon, un homme brûlé au vitriol, et la couleur. Le scénario assez naïf semble être du Stevenson ou du Conrad adapté à l'usage de l'enfance. La couleur (sans être parfaite), enrichit indiscutablement le film. Vive la couleur (film américain).

MON ONCLE GANGSTER

Mr. Simms, brave vétérinaire de province, a hérité d'un oncle colossalement riche dont il reprend les affaires sans se douter que le défunt était le plus gros gangster de New-York. L'innocent Simms subventionne une ligue contre le banditisme et fait arrêter tous ses complices. Il y a de bonnes scènes dans cette pièce à qui-proquo qui n'oublie pas le remarquable scénario de *Toute la Ville en parle*. Mais on ne s'élève guère au-dessus de la cocasserie, on n'atteint jamais la satire. Guy Kibee, cet acteur spécialiste des chauves ahuris, est bien dans son rôle (Film américain. Mise en scène de Edouard Killy, avec Guy Kibee et Cora Witherspoon).

Ci-dessous: Jean Gabin et Dita Parlo dans la GRANDE ILLUSION considéré comme le meilleur film français de l'année 1937 et Greta Garbo avec Robert Taylor dans le ROMAN DE MARGUERITE GAUTHIER considéré comme le meilleur film étranger.

DEJEUNER POUR DEUX

Barbara Stanwyck est l'une des plus grandes actrices du cinéma américain, et elle l'a bien prouvé dans *Stella Dallas*. Mais, comme Bette Davis, elle n'a pas toujours les rôles qu'elle mériterait. Elle n'avait pas grand chose à faire dans le vaudeville sans prétention qu'est *Déjeuner pour Deux*; elle ne s'est guère donné la peine d'animer un rôle très conventionnel, celui d'une jeune milliardaire qui ramène au bien (c'est-à-dire au goût des affaires), un jeune milliardaire qui préférerait le champagne aux conseils d'administration (Film américain. Mise en scène d'Alfred Stantell, avec Barbara Stanwick et Herbert Marshall).

HURRICANE

Un Polynésien nouveau marié est emprisonné pour une rixe. Après des années de captivité, il s'évade, il va être repris et condamné à mort par un gouverneur

sans pitié lorsqu'un providentiel ouragan anéantit une île pour sauver le jeune homme. L'aventure est très conventionnelle et après *Moana*, *Ombres Blanches*, *Les Révoltés du Bouty*, on trouve médiocre ces scènes polynésiennes réalisées dans un studio ou sur les plages californiennes. Dorothy Lamour est très belle mais inexpressive et peu sympathique. Jon Hall, qui est un peu trop joli garçon, est un bon acteur. Ce film ne vaudrait guère mieux qu'un succédané de *Tarzan* s'il n'y avait pas le clou très habilement monté d'une tornade. Images après images, la tempête, qui se déplace toujours dans le même sens (truc fort habile), va sans cesse grandissant durant une demi-heure jusqu'à ce que les terrifiants hurlements des hauts-parleurs transportent presque les spectateurs hors de leurs fauteuils. On se sent les muscles secoués comme par les électrisateurs des kermesses. Malgré ce clou *Hurricane* ne fera pas oublier les grandes œuvres de John Ford, qui a fait mieux que cette œuvre commerciale. Le doublage, supportable, pourrait être meilleur. (Film américain de John Ford avec Jon Hall et Dorothy Lamour.)

LES FLIBUSTIERS

Cecil B. de Mille est quelque chose comme l'Abel Gance américain et j'avoue m'être souvent diverti à ses grandiloquentes cheniilts historiques. Mais ici ce metteur en scène ne s'est pas évadé hors des limites d'un scénario conventionnel et bien peigné, perruquier et cocardier et le spectateur s'ennuie souvent. Francesca Gaal n'a guère de charme. Akim Tamiroff a été souvent meilleur. Frederic March est un peu endormi dans un rôle de chef de pirates. Le doublage est médiocre. (Film américain, production Cecil B. de Mille, avec Francesca Gaal, Frederic March et Akim Tamiroff.)

SECRETS DE PARIS

Rien n'est plus poétique que Paris, mais MM. Jean Masson et Gilson sont peut-être les esprits les plus antipoeétiques qui soient. Les coulisses du Musée Grévin et ses figures de cire, vues la nuit, pourraient, par exemple, être troublantes. Mais comme un speaker, avec des trémolos dans la voix, vous confie dans un chuchotement attendri : « Rien ne m'ôttera de l'idée que la nuit venue les mannequins s'animent et vivent d'une vie mystérieuse », on est pris, à écouter ces boniments de tireuse de cartes vaguement surréaliste, d'une forte envie de rire et la poésie s'enfuit à tire-d'aile. Un tel essai de « réalisme magique » fait fuir avec le réalisme toute poésie; il ne reste plus qu'un mage en fausse barbe bien moins lyrique que le fakir Birman. (Film documentaire français de Jean Masson et Paul Gilson.)

G. S.

NOUS AVONS AIME :

UN PEU

Naples au baiser de feu (bien fait); Un Carnet de bal (vedettes); Alibi (déplaisant); L'affaire Lafarge (recherché); Molteniard (conscientieux); Mr. Dodd part pour Hollywood (conscientieux); Hercule (Ferdinand); Orage (Michèle Morgan); Capitaines courageux (touchant).

BEAUCOUP

Un meurtre sans importance (follement drôle); L'impossible Mr. Bébé (un bon vaudeville); La joyeuse suicidée (entraînant); Deanna et ses boys (fraicheur); Dodsworth (psychologique); Pépé le Moko (excellent); La Force des ténèbres (policier); Le député de la Baltique (intellectuels soviétiques).

PASSIONNEMENT

La Marseillaise (une grande œuvre); Pierre le Grand (historique); Rue sans issue (dramatique); La grande Illusion (Renoir).

PAS DU TOUT

Le Tigre du Bengale, Le mot de Combronne, Ma petite Marquise, Neuf de Trèfle, Feu, Claudine à l'Ecole, Un de la Légion, Kidnappez-moi, monsieur, Quadrille, Monsieur Bégonia, Légions d'honneur (Grand Prix du Cinéma français).

SPORTS

Les coureurs de la course Paris-Nice, organisée par notre confrère CE SOIR, sur la route peu après leur départ.

Quelques réflexions à l'orée de la saison cycliste routière

Un précoce printemps nous réjouit depuis quelques jours déjà. Et les sports dits « d'été » reprennent dès à présent tous leurs droits.

Parmi eux, le plus populaire peut-être, le cyclisme, fait preuve d'une activité débordante. Depuis un bon mois, sur les routes ensoleillées de la Côte d'Azur, maintes épreuves de côte (Mont-Faron, Mont-Agel, etc.) se sont disputées, mettant aux prises d'une part les meilleurs spécialistes « grimpeurs », tels Vietto, Gianello, Camusso, Barral, Berrendero, d'autre part des routiers moins spécialisés, dont les ambitions dans ces ascensions étaient infiniment plus modestes et qui n'y participaient que pour se mettre en forme avant le début réel de la grande saison routière.

Mais voici qu'avec Paris-Nice, cette saison a été entamée. La belle épreuve que patronne notre confrère « Ce Soir » a réuni au départ bien des hommes de premier plan.

Citons seulement René Le Grevès, Marcaillou, les frères Van Schendel, Reby, Martano, et toute une pléiade de jeunes espoirs : Goujon, Passat, Oubron, Fréchaut, Deforge et surtout le Parisien Mallet, la grosse révélation des premières courses azuréennes.

Cette semaine, dès la fin de la « Course au Soleil », le Critérium National du Printemps sera disputé. Il réunira à peu près certainement tous les meilleurs coureurs français. Puis viendront successivement les grandes « classiques » : Paris-Roubaix, Paris-Caen, Paris-Tours, le Circuit de Paris, Bordeaux-Paris. Enfin, vers la fin juin, le Tour de France recommencera.

Que feront les Français dans toutes ces épreuves ? Il n'entre pas dans nos intentions de le déterminer dans ce court article.

Nous nous bornerons simplement à dire que nos compatriotes forment une troupe de grande valeur. Mais le jeu des marques de cycles a souvent contrarié l'écllosion de forces nouvelles, car ceux que l'on dénomme — un peu à la légère — « directeurs sportifs » utilisent généralement les jeunes « pousses » à favoriser la course du « leader » de la maison. Et c'est sans doute pourquoi il existe une différence de « renommée » très importante entre les Lapébie, Speicher, Le Grevès, Archambaud, Magne et les jeunes, alors que la différence de « valeur » est souvent mince pour ne pas dire inexistant.

Dans un Tour de France, où le règlement, formellement, recommande et exige « l'esprit d'équipe », qu'un homme en forme soit soutenu et aidé de tous ses équipiers, passe encore. Mais que, dans toutes les autres courses dites individuelles, des « leaders », désignés d'avance et qui par conséquent peuvent ne pas être les meilleurs, aient obligatoirement à

leur service des coureurs dont le seul défaut est d'être plus jeunes ou moins connus, voilà qui est contraire à la loi du sport. C'est à ces règlements tacites mais impérieux que nos jeunes espoirs, trop souvent, doivent de piétiner, parfois même de disparaître.

Pour que nos jeunes puissent progresser, il faudrait faire taire un peu les commerçants.

Espérons, sans trop y croire, que les dirigeants le comprendront un jour...

Jacques ANTHEIL.

Au Sprint...

De la route à la piste

C'est donc le grand coureur belge Karel Kuers qui, associé à son minuscule compatriote Billiet, a triomphé dans la ronde des Six-Jours de Paris.

On se souvient peut-être qu'il n'y a pas si longtemps Kuers fut champion du monde sur route. Mais il est bon d'ajouter que ce fut sur un circuit absolument plat, ressemblant étonnamment à une piste.

Plus probantes sont les performances de François Ignat, qui vient avec Diot de terminer second de ces mêmes Six-Jours de Paris. En effet, Ignat a aussi souvent couru sur route, y a remporté de brillants succès (comme au récent Paris-Caen), et alors que les parcours étaient loin d'être de tout repos.



Les vainqueurs des Six Jours Billiet et Kuers sont félicités et embrassés par la jeune artiste de cinéma Paulette Dubosc.

De jeunes Anglaises avant de disputer le premier match de tennis en plein air de cette saison à Londres, sautent par-dessus le filet pour se dérouiller les jambes.



FÊTES DE PAQUES

PARTICIPEZ A NOTRE BEAU
VOYAGE EN ALSACE
PAR AUTORAIL SPÉCIAL

Départ de Paris le samedi 16 avril dans la matinée.
Retour à Paris le lundi 18 avril dans la soirée.

Passez deux journées agréables, gaies et instructives à

STRASBOURG
Prix : 290 fr.

PAR PERSONNE comprenant: voyage, transferts, séjour complet, boisson, service, taxes, et

VISITE DE LA VILLE et de ses environs en autocar

EXCURSION FACULTATIVE NON COMPRISE DANS LE PRIX :

Circuit des Vosges moyennes en autocar

Nous écrire pour tous renseignements.

UNE NOUVELLE EDITION de
Charles de Coster
LA LÉGENDE D'ULENSPIEGEL

Eaux-fortes de F. Rops et gravures de l'époque

Préface de Boris Pourichev

Etude de ROMAIN ROLLAND

Un fort vol. cartonné... 30 fr.

Librairie E. S. I. 24, rue Racine, Paris

Ch. postal 974-41

M O R T A U X M

Pour enlever les taches

TACHES D'ENCRE :

Plongez la tache dans du lait tiède, rincez. Otez ensuite la tache de graisse faite par le lait.

Pour les taches faites à l'encre à stylo : tamponnez la tache avec de l'alcool ou du jus de citron, mettez un buvard propre sous la tache.

Sur les tissus blancs : frottez la tache avec du permanganate dissous ; la tache qui peut rester s'enlèvera avec du bisulfite. Certains tissus supportent l'eau de javel.

LA TACHE DE ROUILLE :

Part avec de la rubigine.

TACHES D'IODE :

Les enlever avec de l'eau et du savon ; si elles résistent frotter avec de l'alcool.

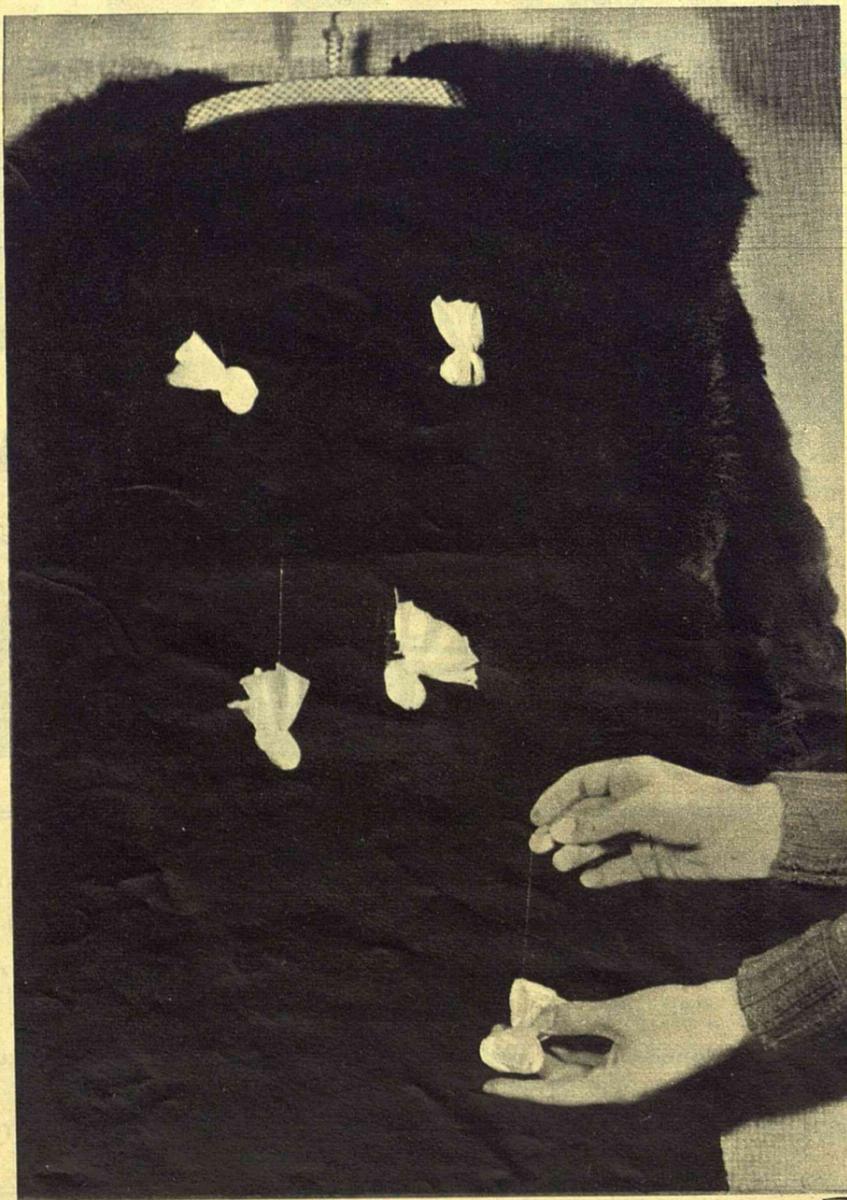
La tache bleuâtre disparaîtra avec de l'eau.

TACHES DE CAFE, DE CHOCOLAT :

Pour les étoffes de laine ou de soie, frottez avec du jaune d'œuf dans l'alcool. Rincer bien ensuite.

TACHES D'ACIDES :

Il vous est facile de les reconnaître, elles sont d'aspect rouge ; frottez avec de l'alcali fortement étendu d'eau. Rincez.



Défendons-nous

VOICI le soleil, les beaux jours. Le moment est venu de ranger nos vêtements d'hiver, si nous voulons les retrouver intacts à la saison suivante.

Nous avons à nous battre contre les mites toute l'année, mais, au printemps, nous en voyons voltiger de plus en plus, car elles ne sont plus dérangées pour pondre dans les lainages et fourrures qui sont rangés dans l'armoire.

Le papillon de la mite est en lui-même inoffensif. Il ne fait que pondre. Mais ses œufs, eux aussi inoffensifs, donnent, une fois éclos des asticots, des vers, qui se nourrissent de nos lainages et fourrures.

Avant de ranger vos vêtements pour l'été, faites le nécessaire pour les débarrasser des œufs. Aucune naphthaline, aucun papier-journal ne les empêchera d'éclore ! Détruisez-les, délogez-les : lavez tout ce qui est lavable (dessous de laine, chaussettes, chandails, etc.), brossez, secouez, battez, détachez manteaux, pardessus, costumes d'homme ou, mieux, encore, confiez-les à un teinturier. Les fourrures doivent être secouées et battues.

Le battage est le moyen principal pour conserver la fourrure, c'est même le seul. Le battage est une chose assez difficile, car on risque de casser le bout des poils. Voici un conseil : battez votre fourrure avec une baguette de noisetier, en la tenant toujours parallèle aux poils.

En secouant les vêtements vous avez déjà des chances de déloger les œufs, et par là de les empêcher d'éclore.

Une fois les vêtements nettoyés, veillons à ce que les papillons n'en remettent pas. La propreté nous y aidera beaucoup, car la mite, comme toute vermine, aime la poussière, la saleté. Vous remarquerez que quand un vêtement est mité, il l'est généralement aux endroits tachés. Cela veut dire que la mite a pondu à l'endroit de la tache.

En plus, comme moyen de lutte contre les mites, nous avons différents produits à odeur forte, qui éloignent ou qui tuent le papillon, mais seulement le papillon. Ces produits n'attaquent ni les œufs ni les vers.

Enveloppons donc nos vêtements bien propres de manière à les préserver autant que possible de la poussière et mettons un de ces produits dans l'endroit où nous les rangerons.

Le meilleur est le paradichlorobenzène. Vous le trouverez en cristaux, petits pavés, ou liquide, dans les pharmacies ou dans les grands magasins. Il existe aussi des anti-mites à base de paradichlorobenzène, qui sentent peut-être plus agréablement, mais sont beaucoup plus chers. Vous les trouverez également dans les grands magasins. Mais pur ou parfumé, je ne saurais trop vous le recommander.

Autre conseil : ne mettez jamais vos lainages et vos fourrures au soleil sous prétexte de les assainir, rien ne facilite autant l'éclosion des œufs que la chaleur du soleil !

Donc, résumons-nous : la condition essentielle, pour se défendre contre les mites est la propreté. Nettoyez, battez vos vêtements, préservez-les une fois propres contre la poussière, mettez du paradichlorobenzène. Ne les exposez pas au soleil.

Mais si vous ne voulez avoir aucun souci, si vous ne voulez courir aucun risque de voir vos fourrures mitées, donnez-les en garde à un fourreur ou dans les grands magasins. Cela vous coûtera pour l'année de 20 à 50 francs environ, selon la valeur de votre fourrure. On viendra la chercher, on vous la rapportera, aucun souci. Les produits reviennent presque aussi cher et vous n'avez tout de même pas la garantie de retrouver la fourrure intacte. On n'est jamais sûr de l'avoir bien battue, bien rangée.

Dans les grandes maisons, les fourrures sont gardées dans des pièces réfrigérées. Et surtout, avant de les y déposer, les fourrures sont soigneusement battues.

Tout ceci coûte de l'argent et du temps, mais revient encore moins cher que de remplacer les vêtements mités.

ROUGE-GORGE.

A gauche :

Vous pouvez mettre le produit anti-mites dans les poches des vêtements, au fond de l'armoire. Un bon système vous est indiqué sur cette photo : faites des petits sacs en toile ou de n'importe quel autre vieux tissu que vous avez, coton, soie ; mettez votre anti-mites dans ces petits sacs ; fixez-les à différents endroits avec des épingles. Ainsi l'anti-mite sera mieux distribué.

Si en partant en vacances vous fermez votre appartement, vous pouvez mettre comme anti-mites du formol. Versez-le dans de petites soucoupes que vous poserez un peu partout. Le formol est un anti-mites efficace, mais en rentrant chez vous vous serez obligé d'aérer pendant assez longtemps pour vous débarrasser de l'odeur violente du formol.

MITES!

Bon appétit!

L A gourmandise n'est pas un péché : c'est, au contraire, une vertu que de savoir tirer le maximum des aliments les plus simples. Ainsi du riz.

RIZ SEC

La qualité : les grains gros, blancs et transparents. Les proportions : trois cuillerées à bouche de riz cru par personne. La préparation : le laver en le frottant dans les mains à l'eau froide.

La cuisson : le jeter à grande eau bouillante salée où l'on aura mis un oignon et la pointe d'une feuille de laurier.

Laisser cuire vingt minutes, à gros bouillons, la casserole découverte.

Surveiller la cuisson en prenant de temps en temps un grain de riz : il ne doit pas croquer.

Retirer le riz dans la passoire et faire couler le robinet d'eau froide dessus. Bien égoutter.

Mettre un gros morceau de beurre dans la sauteuse. Y jeter le riz. Saler. Poivrer. Le retourner avec une fourchette juste le temps de le faire bien chauffer.

Il accompagnera ainsi blanquette, poulet, etc. ou, seul, il sera servi avec une sauce tomate, à la crème ou au Curry.

PILAFF AUX CRABES

Peut se faire avec toutes sortes de crustacés ou de mollusques. Avec un bon tourteau bien plein, cuit par vous, vous aurez un plat peu coûteux et très agréable.

Le tourteau sera jeté vivant dans un court-bouillon très épicé : cuisson 20 minutes. Laissez refroidir.

PREPARATION DU RIZ : Lavez le riz, séchez-le dans un linge. Faites-le dorer au beurre et jetez-le à cuire dans du bouillon. Il doit absorber le bouillon et ne pas attacher à la casserole.

Faites fondre un morceau de beurre et jetez-le sur le riz. Couvrez et maintenez la casserole 20 minutes à température modérée. Remuez à la fourchette de temps en temps pour empêcher le riz de coller.

Mélangez alors la chair de votre crabe que vous aurez récoltée dans le coffre et les pinces et couvrez d'une sauce faite avec un morceau de beurre, deux cuillerées de farine et le court-bouillon réduit : lorsque la sauce est au point, délayez une partie de l'intérieur du tourteau, un jaune d'œuf et, selon le goût, relevez en poivre rouge, safran ou curry.

Sainte ZITE.



LE MOUCHOIR

Le mouchoir est devenu une véritable parure; il est né en batiste ou en fil blanc, mais de nos jours il peut être plein de fantaisie.

Pour accompagner une robe comme garniture, il sera en mousseline de soie imprimée, vous pourrez alors le mettre autour de votre cou pour remplacer n'importe quel col noué sur le milieu du devant ou par derrière si la robe se boutonne dans le dos. S'il est un peu plus grand, il devient un foulard.

Pour le jour, il peut se mettre à la place d'une ceinture, légèrement drapé. Autour de votre tête, il maintiendra parfaitement vos cheveux, il se met dans ce cas de différentes manières : noué sous le menton, à la hauteur de la nuque, ou roulé comme un turban.

Fermé autour du cou et autour de la taille, il remplace une blouse avec votre costume tailleur de jour ou de soir.

Pour le sport, les mouchoirs imprimés ont en général un sujet : des drapeaux, des images et même des inscriptions imitant l'écriture.

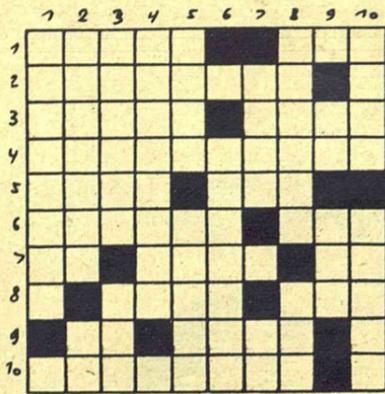
Pour le soir, il en existe maintenant en organza, en dentelle, en tulle. C'est celui-là que nous aimons montrer, car nous n'avons pas l'autre, que nous cachons dans notre sac, le vrai mouchoir blanc d'antan, l'ami des bons et des mauvais jours.

ROUGE-GORGE.

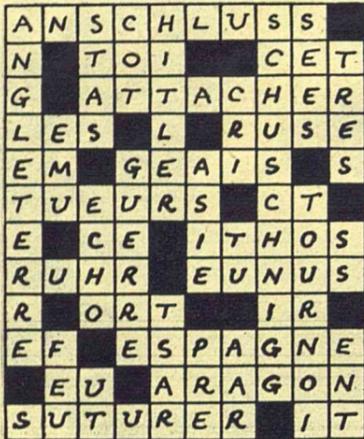
Préservez vos lainages et fourrures de la poussière. Les écharpes, les restes de tissus, les gants seront enveloppés séparément, comme indiqué sur cette photo, et enfermés dans une valise.



PROBLEME N° 97



SOLUTION DU N° 96



MOTS CROISÉS

Horizontalement

1. Célèbre musée à Madrid. - (Bela) Agitateur hongrois chef d'un gouvernement en 1919. - 2. Sous la botte hitlérienne. - 3. Anneau muni d'une queue à vis. - Sorti de. - 4. Privation plus ou moins complète de la faculté de sentir. - 5. Dans l'antiquité romaine, certaine partie du jour. - Mesure. - 6. Ile de la Loire où se trouvent des usines pour la construction des machines de la flotte. - Garçon d'une écurie de courses. - 7. Abréviation religieuse. - Arme. - Affirmation étrangère. - 8. Il recevait ses instructions de l'étranger. - Patrie d'Epstein. - 9. Note - Futile, frivole. - 10. Disque de V. Couturier-Honegger.

Verticalement

1. Un peuple entier a fêté son retour. - 2. Démolissons, détruisons. - Pour coudre. - 3. Reste dans un lieu jusqu'à ce qu'arrive quelqu'un. - Partie du corps. - 4. Fleurs qui, au contact d'un insecte s'ouvrent puis se referment en l'emprisonnant pour le manger. - 5. Celui qui a été consacré. - Débris. - 6. Feras dépêcher. - 7. Date récente. - Dans la Côte-d'Or. - 8. L'auteur de l'« Equipage ». - Adjectif numéral. - 9. Note. - Les Marseillais l'emploient beaucoup. - 10. Se dit d'un enfant rachitique. - Une des reines de la chanson française.

LE RETOUR A LA VIE

(Suite de la page 15.)

C'est alors que se produisit le drame. Deux mois après son entrée à Angicourt, Mme Bouffard reçut une convocation à la Justice de Paix, au sujet de son loyer sur lequel, au moment de cette assignation, elle devait trois termes, soit 792 fr., à son propriétaire.

Incapable de répondre à cette convocation, Mme Bouffard écrit au gérant de son immeuble pour le supplier de lui accorder un nouveau délai. En vain. Et la malheureuse, affolée, s'enfuit de l'établissement où elle allait peut-être guérir, rentre chez elle pour tenter de sauver ses « bois », n'y réussit pas, est saisie, vendue, expulsée et c'est mourante qu'elle échoue à Laënnec avec ses deux petits qu'elle a repris.

Car la question du loyer est le cauchemar de ceux qui doivent séjourner au sanatorium pendant longtemps, aucun texte de loi ne protégeant les personnes hospitalisées et sans ressources. Aucun garde-meuble gratuit ne peut recevoir même leur lit et leur buffet. La loi étant la loi, le malheureux qui sort guéri du sanatorium est exposé à devenir un vagabond avec le trottoir pour oreiller.

Jean FERRIGAULT.

regards

ABONNEMENTS

FRANCE & COLONIES

3 mois: 18 fr. - 6 mois: 32 fr.
Un an: 58 fr.

Pays de l'Union postale:
6 mois: 42 fr. - Un an: 78 fr.
Autres pays:
6 mois: 54 fr. - Un an: 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

REDICTION, ADMINISTRATION, PUBLICITE
NOUVELLES EDITIONS REGARDS
SOCIETE ANONYME R. C. S. 257-546 B
53, RUE DE CHABROL, PARIS - X
Téléphone: TAITBOUT 56-87
Chèque postal: PARIS 1715-54

LE MONDE DES EMPLOYÉS

(Suite de la page 5)

D'un jour à l'autre, on se plaint à parcourir la cote d'une page à la suivante. Il faut, sous l'œil un rien surpris du client, se débrouiller dans les cotes, les reports, le terme et le comptant, les valeurs hors cote et celles des pieds humides.

Et puis, hein, pas d'erreur!

Oui, ça n'a pas l'air de fatiguer beaucoup les triceps, mais le cerveau en prend un sérieux coup.

Finances! ce ne sont que duplicata et bordereaux, relevés, avis et fiches. Calculer l'intérêt, retenir les frais de garde et les droits de vérifications des valeurs à lot, compter l'impôt, les taxes et savoir que l'on achète toujours au plus haut et que « vendre au mieux » c'est choisir la cote la plus basse de la journée.

Je ne parle que pour mémoire des « grouillots » qui apprennent leur métier en faisant la navette, à la Bourse, entre la corbeille des agents de change et le bureau de tabac, des teneurs de carnets, de tout ce peuple qui crie sous les colonnes du temple, dans une langue inconnue, des ordres incompréhensibles.

Là, c'est le travail extérieur. Pas un chiffre, ensuite, qui ne passe au crible des contrôles successifs. Pas un ordre qui ne soit aligné, comme une escouade, dans les bataillons des colonnes. Une armée de zéros, de huit, de quatre, se fige au garde à vous sur le papier rayé où se meut, avec un tacotis de mitrailleuse, dans les profondeurs des machines à calculer. Il faut, sans cesse, passer en revue ces soldats inhumains, rébarbatifs. Il faut tirer des traits et faire des totaux.

Et réaliser une balance qui se tienne. Les comptables n'ont pas bonne mine. Les caissiers n'ont pas toujours bon caractère. C'est qu'il est peu de métiers aussi ingrats que ceux qu'ils exercent.

Un chiffre malicieux qui, de 7 se déguise en 1, et tout est à recommencer. Deux sous, c'est, parfois, toute une page à reprendre. Il paraît qu'une erreur de dix centimes peut en masquer une de vingt mille francs.

Et puis, il y a la quittance qui se dérobe, soudain, entre deux feuilles blanches, le téléphone qui vient vous surprendre au beau milieu d'une immense page de chiffres.

Les yeux qui se mettent à danser devant la valse étourdissante des chiffres. Travail de bureau, sur la table de chêne clair, c'est la migraine chronique, les nerfs à bout. On rentre la poitrine, on approche le front des bordereaux, les tempes se mettent à battre.

Là, nul moyen de se défilier. Chaque négligence, chaque erreur s'inscrit, chiffres sur blanc, au bas de la page.

Et, aux relevés de fin de trimestre, on voit, comme ça, que tel client, en coupons, actions, dividendes et participa-

tions, vous a gagné son petit million. On sait que le frie s'en va, par des jeux savants d'écriture, vers une place étrangère où le Fisc n'ira pas le chercher. On connaît, pour s'en indigner vainement, toutes les fraudes et tous les tripatouillages.

Le caissier, au soir d'une journée où les millions lui ont glissé entre les doigts, se demande comment il pourra, ce mois-là, payer la pension de sa femme au sana, ou le mois de nourriture du petit.

Un jour, c'est une banque qui ferme ses portes, avec, dehors, la longue théo-

rie bouleversée des petits épargnants. Un autre, ce sont des centaines de millions qui viennent, du Trésor, renflouer un établissement qui a fait de mauvaises opérations.

A chaque métier, ses peines. Je pense que les employés de la Finance, dans leurs rêves les plus fous, les plus bleus, imaginent une société où il n'y aurait pas de chiffres, pas de migraines, et de l'argent dans toutes les poches, même dans les leurs...

Claude MARTIAL.

On lira la suite dans notre numéro du 14 avril.

“REGARDS” offre à ses lecteurs
Un BON de RÉDUCTION de 500 fr.

Ce poste vient d'obtenir la Médaille d'Or, ainsi que la Croix d'Or à l'Exposition générale du Commerce et de l'Industrie pour 1937.

Capte 150 stations, dont Moscou, le Vatican, Radio-Colonial, l'Amérique, etc...

FONCTIONNE SANS ANTENNE EXTERIEURE, AVEC LE SIMPLE BOUT DE FIL QUE NOUS JOIGNONS A L'APPAREIL.

Cadran multicolore à feux de position pour chaque gamme d'ondes. Musicalité parfaite.

Lampes type américain du dernier modèle, qui sont en vente chez n'importe quel électricien, Haut-parleur électro-dynamique grand modèle (21 cm.), à suspension arrière et à blindage spécial antirouille garantissant une production parfaite.

Antifading différé (le plus efficace connu à ce jour).

Filtrage des parasites et régularisation des survoltages provenant des irrégularités de courant par la lampe C-23.

Condensateur flottant supprimant l'effet Larsen.

Est prévu soit pour courant alternatif et fonctionne sur 110-130-220 et 240 volts.

Ou, construit en « Universel », et fonctionne indifféremment sur les mêmes voltages alternatifs en même temps que sur 110 et 220 volts continus.

En alternatif, comprend les lampes C.23 - 6.Q.7 - 6.F.6 - 5.Y.3 - 6.A.8 - 6.K.7, et l'œil magique en trèfle cathodique EMI.

En « Universel », E.310.N - 25.Z.6. - 25.L.6. - 6.Q.7. - 6.A.8. - 6.K.7 et l'œil magique 6-G-5.

GRANDE SELECTIVITE : Jamais 2 stations ne chevauchent l'une sur l'autre. L'œil magique permet le repérage silencieux et précis des stations.

TOUTES ONDES DE 19 A 2.000 METRES

BOBINAGES : 7 circuits accordés à noyau de fer magnétique et réglés sur 472 kc — sélectivité 8 kc — des résultats étonnants sont obtenus en ondes courtes.

PRISE POUR PICK-UP

GARANTIE. — Un an sur l'appareil et 3 mois sur les lampes.

PRIX IMPOSE (déjà imbattable) 1.495 fr.

Réduction avec ce BON 500 fr.

PRIX NET 995 fr.

CREDIT — ESSAI A DOMICILE — ECHANGES

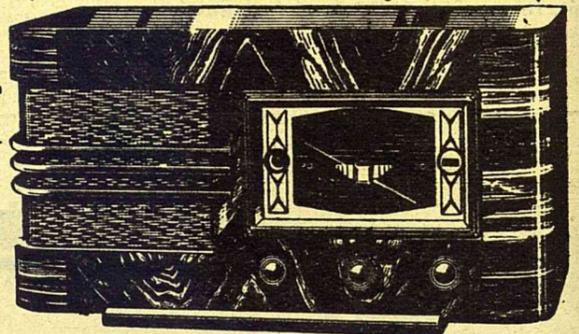
Pour Paris, convoquez-nous sans engagement.

Expédition en province contre remboursement de 995 francs port dû.

Retour accepté dans les quinze jours si l'appareil motivait la moindre déception.

Les Etablissements « D.S. » font partie de la LIGUE D'ASSAINISSEMENT COMMERCIAL, ce qui veut dire : loyauté, probité et respect absolu des engagements.

SUPERHETERODYNE 7 LAMPES
réelles y compris le...
FAMEUX ŒIL MAGIQUE



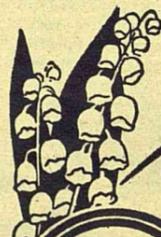
Encombrement
52 x 27 x 26
Indiquez-nous
si vous préférez,
une ébénisterie en
hauteur
40 x 47 x 36
Emballage gratuit.
Se fournit selon
les disponibilités
avec le cadran
ci-contre
de 16 cm. de
côté ou avec
cadran
rectangulaire
de même
surface.

Etablissements

D. S. 50, Rue Rochechouart

Membre de la Ligue d'Assainissement Commercial

TRUD. 86-07, ouvert le Dimanche.



SOCIÉTÉ
NATIONALE DES
CHEMINS DE FER
FRANÇAIS

pour préparer vos vacances d'été
PROFITEZ DE
PAQUES
nous vous offrons 300
KILOMÈTRES
GRATUITS

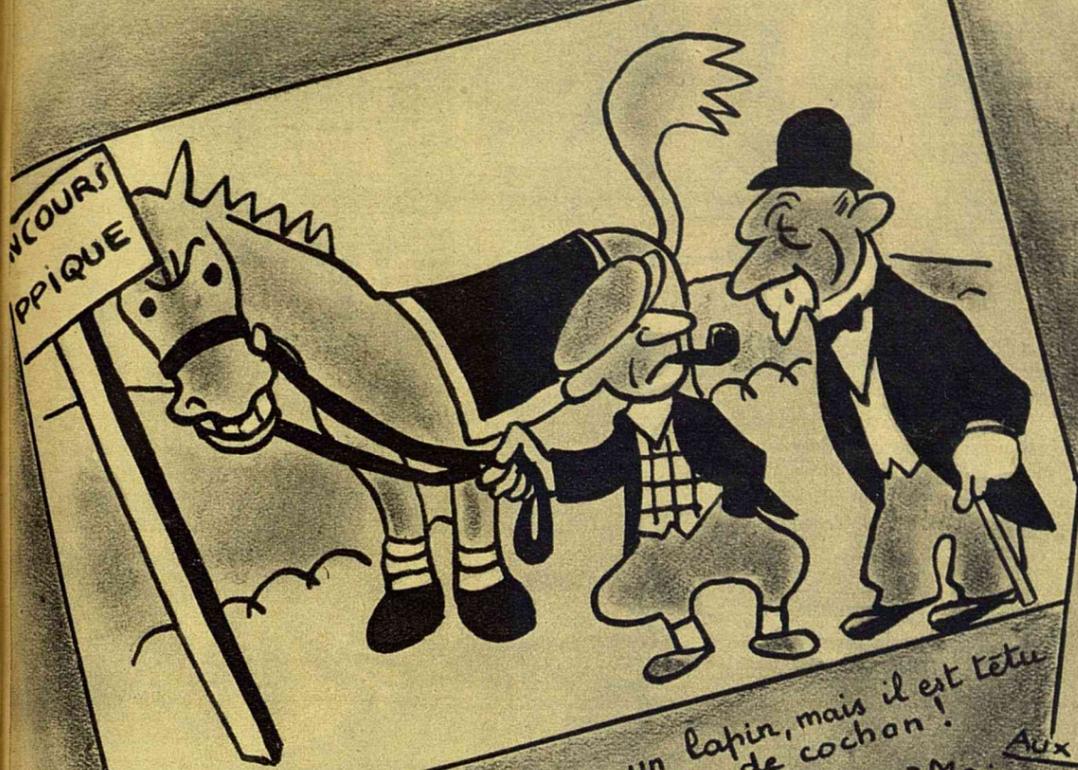
Pour un prix forfaitaire
peu élevé, la

CARTE DE
“LIBRE” EXCURSION

vous permet "de prospecter" la région où vous désirez fixer votre villégiature d'été. Vous avez droit à 300 km de parcours gratuit pour rejoindre cette région où vous pourrez circuler librement.

Si vous voyagez avec votre famille : réduction supplémentaire jusqu'à 4000 sur le prix des cartes des membres de votre famille.

... de choses et d'autres!



Un drôle d'oiseau
- Ce canard là il trotte comme un lapin, mais il est tété
comme une gourmiche... une vraie tête de cochon!



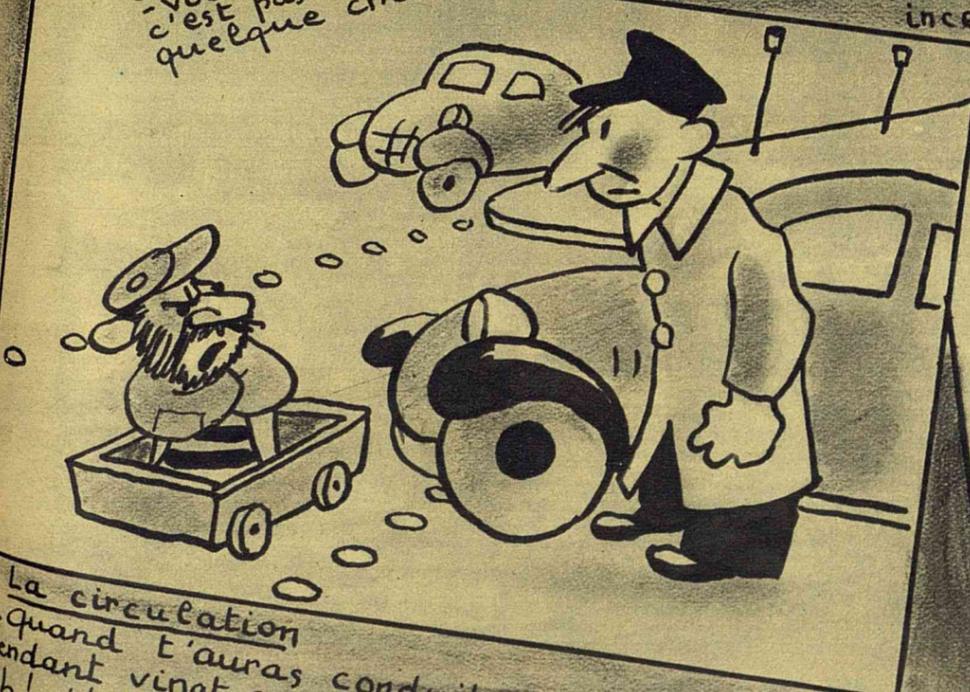
Aux Indépendants
- Mais pourquoi avez-vous appelé ça vendetta?
- C'est ma femme!



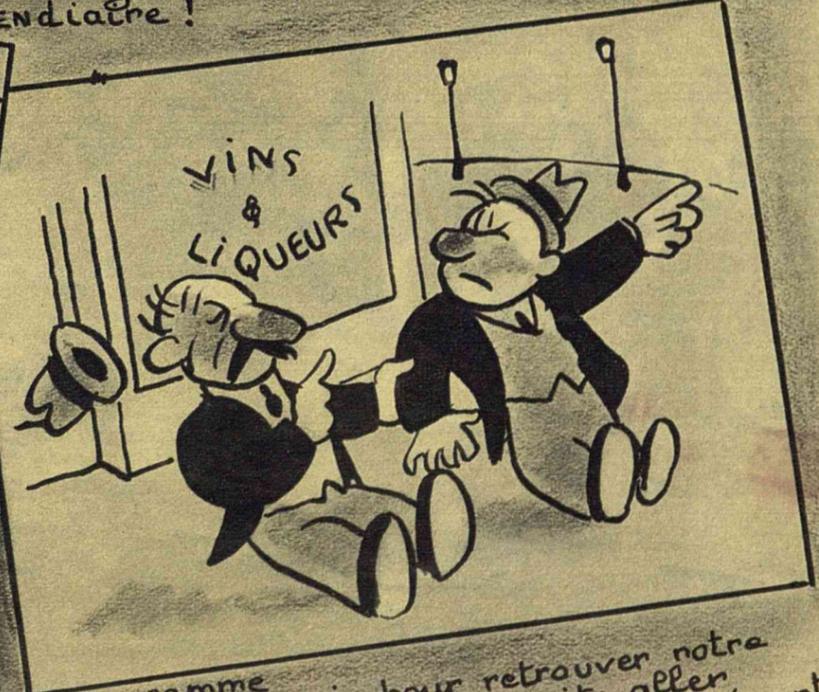
Les Pessimistes invétérés
- Vous avouerez qu'un soleil pareil
c'est pas naturel, ça cache sûrement
quelque chose!



- Surtout Aglaé, sois prudente, toi qu'as le regard
incendiaire!



La circulation
- Quand t'auras conduit comme moi
pendant vingt ans, tu pourras causer
eh! apprenti!



Un programme
- d'abord s'unir pour retrouver notre
équilibre et ensuite aller
hardiment de l'avant

regards

1 fr. 50
1.75 BELGES
0.35 SUISSE
24 pages



J'ai vécu les **HEURES TRAGIQUES**
de **BARCELONE** *sous les bombes*
par **SIMONE TÉRY**